HENRY DE MONTHERLANT

de l'Académie française

LA VILLE DONT LE PRINCE EST UN ENFANT

ÉDITION ENTIÈREMENT REFONDUE
TEXTE REMANIÉ
ET APPENDICES NOUVEAUX

TROIS ACTES

nrf

GALLIMARD

HENRY DE MONTHERLANT
de l'académie française

LA VILLE DONT LE PRINCE EST UN ENFANT

Édition entièrement refondue,
texte remanié
(version de 1957)

Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MOBI
Team AlexandriZ
teamalexandriz.org

GALLIMARD

À MONSIEUR L’ABBÉ C. RIVIÈRE

curé de La Bastide de Besplas
et autres lieux dans le pays de Foix.

Monsieur l’abbé,

En 1927, j’envoyais à un religieux d’un ordre illustre, qui me connaissait depuis douze ans, d’un commerce familier, où il y avait eu un peu de direction, qui avait poursuivi ce commerce durant mon aventure de guerre, je lui envoyais, dis-je, mon livre *Aux Fontaines du Désir*, avec une dédicace amicale. Il me le retourna par courrier, la dédicace furieusement barrée. Ce livre avait, je suppose, blessé en lui le chrétien.

Vingt ans plus tard, tout inconnu de moi, vous sonniez à ma porte. Et c’était pour me dire que, ayant pris les ordres à quarante ans, *Aux Fontaines du Désir* était une des influences qui vous avaient mené à la vocation sacerdotale. « Tout est grâce », m’expliquiez-vous. Les derniers mots du curé de campagne de Bernanos…

Qu’est-ce à dire ? Que tout vient à servir au bien de ceux que Dieu aime ? Soit, si cela n’est pas trop janséniste. Pour moi, terrestrement parlant, partout où il y a élévation, il y a grâce. J’y ai songé plus d’une fois en écrivant le second de ces trois *autos sacramentales* – de ces trois pièces à sujet catholique – que j’annonçais dans la postface du *Maître de Santiago*. Il est curieux et pénible de constater que tous les romans consacrés au sujet qui nous occupera ici sont dirigés, en fin de compte, que leurs auteurs l’aient voulu ou non, contre les éducateurs catholiques. L’un, oublié aujourd’hui, mais fort lu quand j’avais quinze ans, décrit en trois cents pages la vie collégienne, sans qu’une figure de prêtre y soit une fois évoquée ; dans l’autre, les prêtres sont peints avec aversion, en face d’un monde protestant qui a toutes les sympathies de l’auteur ; l’autre, plein de

talent et de venin, est un pamphlet anticlérical, où l'un des prêtres même est corrupteur ; l'autre, écrit par un catholique fervent et limpide, montre avec innocence des ecclésiastiques qui déclenchent les pires malheurs par leur sottise et leur maladresse[1].

On ne trouvera pas ici cet esprit. Est-ce avoir trop d'amitié pour l'homme, que discerner une langue de feu sur la tête des quatre personnages principaux de cette tragédie de palais qu'est *La Ville dont le Prince est un Enfant ?* Il y a grâce dans le Supérieur du collège, qui agit comme il doit agir, et dit ce qu'il doit dire, en ce rencontre délicat où il a été porté. Il y a grâce chez André Sevrais, qui sacrifie son plaisir, puis sacrifie son amour, et demeure cependant, autant à ce qu'il aime qu'à ce qui l'a berné, « fidèle comme il n'est pas permis de l'être ». Il y a grâce même dans le petit Serge Souplier, qui traverse tout cela sans toujours le bien comprendre, et, quoique n'ayant pas tout à fait la « classe » des autres, reste net à sa manière, et chic. Je dirai que, malgré l'apparence, il y a grâce aussi chez l'abbé de Pradts, une sombre grâce, et cette grâce est seulement parce qu'il aime, et continue d'aimer : ses ténèbres n'excèdent pas ce qui est normal dans une passion. Il y a grâce enfin dans ce collège, parce que tout ou presque tout, et les égarements mêmes, m'y semble d'une certaine qualité. L'abbé de Pradts en parle sans doute avec quelque excès, mais non trop, lorsqu'il dit : « Même ce qui, chez nous, peut sembler être sur un plan assez bas est encore mille fois au-dessus de ce qui se passe au dehors. Ce qui se passe chez nous bientôt n'existera plus nulle part, et déjà n'existe plus que dans quelques lieux privilégiés. »

La Ville ouvre sur plusieurs de mes ouvrages. Sur *L'Exil*, sur *La Relève du Matin*, sur *Malatesta*. Aussi sur *Port-Royal*, troisième des pièces sacrées. Ici, hommes et jeunes garçons. Dans *Port-Royal*, des femmes surtout, et de très jeunes filles. Ici, peu de religion ; là, dominante. Aucun rapport de sujet, mais tous gens de la même famille, qui est la mienne. « Votre famille d'âmes nous est bien connue… »

J'ai nommé *Malatesta* une tragédie de l'aveuglement. Admises ces simplifications, qui trahissent plutôt qu'elles n'éclairent des ouvrages où se reflète la multiplicité de la vie, *La Ville* pourrait être nommée une tragédie du sacrifice. L'échelle des sacrifices qui se développe de scène en scène au troisième acte est présentée par certains de mes personnages comme une

échelle qui monte jusqu'à Dieu. J'ai donné des titres aux deux autres actes. À celui-là je n'en ai pas donné, afin que les lecteurs fussent libres de l'appeler, selon qu'ils entrent ou non dans la construction catholique, soit *Scala Santa*, soit (du titre d'un conte de Maurice Barrès) *Les Héroïsmes superflus*.

J'aurais pu, monsieur l'abbé, dédier cette œuvre à tel ecclésiastique de ma connaissance, de qui le nom célèbre, la recouvrant, eût suffi pour qu'elle fût reçue avec sérieux et approbation. Mais j'ai aimé qu'une œuvre dont je puis bien dire qu'elle a été écrite à genoux invoquât moins ce qui trône dans les hauteurs que ce qui se cache dans les retraites et les ombres de la charité. J'aurais pu aussi dédier *La Ville* à un des prêtres, et ils sont nombreux, qui m'ont fait l'honneur de laisser représenter *La Reine Morte* et *Le Maître de Santiago* par les élèves des collèges qu'ils dirigeaient (et ne puis-je rappeler, au passage, que j'avais donné à une maison religieuse de jeunes demoiselles l'autorisation de *créer* cette dernière pièce ?) Mais c'était courir le risque que le public vît en ce prêtre un informateur, sinon un modèle, puisque *La Ville* met en scène deux prêtres de collège[2].

Le malentendu n'était pas possible avec vous, homme de la solitude rustique, et qui, pour autant que je sache, n'avez jamais exercé votre ministère dans un établissement d'éducation. Vous m'avez écrit : « Tout observateur du cœur humain, si éloigné de Dieu qu'il soit, sert la Vérité. » Tout écrivain observateur du cœur humain, et qui a le courage – toujours puni – de reproduire sans omission prudente ce qu'il y voit, sert la vérité humaine. Mais sert-il la « vérité catholique » ? En écrivant *La Ville dont le Prince est un Enfant*, j'ai servi assurément la vérité humaine. Si, de surcroît, j'ai servi la « vérité catholique », je veux dire : si, en refermant mon livre, le lecteur éprouve plutôt de la sympathie que de l'aversion pour cette cellule du monde catholique que j'y ai dépeinte avec honnêteté et respect, alors, monsieur l'abbé, votre nom sera doublement justifié au front de cette seconde *Relève du Matin*.

H. M.
Août 1951.

Tous les grands talents respectent et comprennent les passions vraies. Ils se les expliquent et en retrouvent les racines dans le cœur ou dans la tête.

H. de Balzac.

PERSONNAGES

M. l'abbé de Pradts, préfet de la division des « moyens », 35 ans.
André Sevrais, élève de philosophie, 16 ans et six mois.
Serge Souplier, élève de troisième, 14 ans et trois mois.
M. l'abbé Pradeau de la Halle, supérieur du collège, 40 ans.
Henriet, élève de philosophie, 17 ans.
M. Habert, surveillant de la division des « grands », 25 ans.

La scène se passe entre les deux guerres (1919-1939), à Paris (Auteuil), dans un collège catholique, vers la fin du mois de mars.

Il n'est pas dans les intentions présentes de l'auteur que La Ville dont le Prince est un Enfant soit représentée. On peut s'amuser toutefois à tenir compte des indications suivantes pour une représentation imaginaire.

L'abbé de Pradts. Soutane. Très net, très soigné. Col « romain ».
Le Supérieur. Soutane, col ordinaire.
Souplier. Mèches sur le front, taches d'encre aux doigts, chandail. À l'acte II, un lacet de soulier trop long, qui pend.

Tous les acteurs jouent sans maquillage.

Les habits des garçons ne sortent pas de chez le vendeur, comme il est de routine sur la scène. Ils sont fatigués, usagés.

Le Qui Lazarum resuscitasti qui est chanté en fond sonore à l'acte III est un faux-bourdon de Nanini, disciple de Palestrina. Ce faux-bourdon sert de thème à l'essai de La Relève du Matin intitulé Voix dans la direction de l'ombre.

ACTE I

Plus haut que la plus haute étoile

Le cabinet de M. l'abbé de Pradts, au collège. Table chargée de papiers, de registres, de livres, avec une statuette du Sacré-Cœur, et un appareil téléphonique. Aux murs, un petit crucifix traversé de buis bénit, un tableau à sujet religieux, des photos d'élèves groupés, deux photos d'anciens élèves, en uniforme, agrandies, dans des cadres noirs avec un crêpe. Sous le crucifix, un prie-Dieu. Une bibliothèque en bois noir. Tout cela sans recherche et sans aucun style : manifestement, indifférence totale aux choses extérieures. Une fenêtre, à gauche. Une seule porte, à droite.

SCÈNE I

L’ABBÉ DE PRADTS, SERGE SOUPLIER

L’abbé est assis à son bureau, écrivant. Après quelque temps, on frappe ; il dit : « Entrez. » Souplier entre, sans que l’abbé lève la tête. Puis l’abbé lui fait signe de s’asseoir devant le bureau. Il s’assoit. Encore un temps.

L’ABBÉ

Alors, je pense que je me suis fait comprendre. Je ne veux plus de cette association entre vous et Sevrais. Les amitiés sont absolument interdites entre élèves de divisions différentes.

SOUPLIER

N’empêche que… il y en a bien d’autres, et eux on ne leur dit rien.

L’ABBÉ

Je n’ai pas à vous dire pour quelles raisons il nous arrive de fermer les yeux, pendant plus ou moins de temps, sur telle ou telle de ces amitiés. Et puis, si, je vais vous le dire, parce que j’aime parler franchement avec vous, bien que vous ne le méritiez guère. Oui, comme j’aime vous parler autrement que je ne parle aux autres ! Il n’y a rien de plus émouvant au monde que de parler avec gravité à un enfant. Pourquoi avons-nous l’air de fermer quelquefois les yeux ? D’abord parce que certaines de ces amitiés ont des apparences suspectes, et sont l’innocence même : il y a des garçons qui, par genre, affichent quelque chose qui n’est pas. Queruel et Foucaud, c’est cela, n’est-ce pas ?

SOUPLIER

Oh ! moi, comment voulez-vous que je sache ?

L’ABBÉ

Seconde raison : parce qu'il y a d'autres amitiés, où nous attendons de surprendre des faits. Troisième : parce qu'il y a ici des élèves qui, plus que leurs camarades, doivent être soutenus en haut lieu. Vous êtes de ceux-là, je crois. Ce n'est un mystère pour personne au collège que je m'intéresse à vous. Et, tout ce que j'essaye de faire en vous, il faudrait que cela fût défait par ce garçon que je ne connais pas ! Il n'est pas de la division que je dirige ; je n'ai jamais échangé avec lui une parole. Oh ! je le connais du moins de réputation. Sa renommée ne nous poursuit que trop. Il y en a ici auxquels il impose par ce je ne sais quoi d'irrégulier qu'il garde dans tout ce qu'il fait. Il est intelligent, brillant, il passe pour aimer les sentiments honorables, mais c'est un petit faiseur : trop indépendant et sûr de soi. Et son père est mort, enfant unique élevé par la mère : tous les garçons élevés par des mères seules sont mal élevés. Vous, vous êtes le type du gosse à histoires. Du moins jusqu'à présent je n'avais à vous sauver que de vous-même. Maintenant j'ai à vous sauver aussi d'un autre. D'un autre ! Une compétition humiliante et grotesque…

SOUPLIER

Il y a dix-huit mois que je connais Sevrais. Nous étions ensemble à l'école de M. Maucornet, avant de venir ici.

L'ABBÉ

Vous ne deviez pas vous connaître beaucoup chez M. Maucornet, puisque je n'ai rien remarqué de particulier entre vous depuis un an que vous êtes tous deux ici. Et puis, il y a trois jours… Déjà, à la rentrée, Sevrais a été mis en vedette : il était le seul à avoir passé son premier bac avec la mention *bien*, ses devoirs de philo étaient recopiés au Livre d'honneur, on le nommait de l'Académie… Mais, le bouquet, ç'a été de lui donner, il y a trois semaines, ce rôle de Pyrrhus dans *Andromaque*, pour notre séance de Pâques. – Qu'est-ce que l'on dit, parmi vos camarades, de la séance d'*Andromaque* ? Il n'y a pas de plaisanteries sur le choix de cette pièce ?

SOUPLIER

Non…

Sonnerie de téléphone.

L'ABBÉ, dans le téléphone.

Vous direz que M. l'abbé de Pradts n'est pas là, qu'il est sorti.

Léger sourire de Souplier. L'abbé raccroche.

SOUPLIER

Enfin, monsieur l'abbé, si vous vouliez que nous rompions, vous pouviez le dire à chacun de nous en particulier, sans faire un scandale du haut de votre chaire, devant toute la division, en nous désignant par nos noms. Si vous croyez que c'est drôle pour moi, avec les autres qui chuchotent ou qui rigolent ! Il y en a qui me disent : « T'as pas honte ? » Ensuite ils vont le répéter à leurs familles…

L'ABBÉ

J'ai agi ainsi parce qu'il fallait couper le mal à sa racine. Maintenant il vous est impossible de continuer : deux divisions ont les yeux fixés sur vous. Par exemple, je n'ignore pas que vous avez rencontré Sevrais dans le hall – oh ! un instant seulement – à la sortie des externes, hier soir. Et c'était pour vous dire… quoi ?

SOUPLIER

Rien.

L'ABBÉ

Bien entendu. C'est sans doute pourquoi vous rougissez si fort. Mais vous ne m'échappez plus à présent. Je comprends vos silences, j'entre dans vos mystères, je sais ce que me cachent les murs derrière lesquels vous disparaissez…

SOUPLIER

Qu'est-ce qu'ils vous cachent ?

L'ABBÉ

Je ne sais… (*Comme revenant à lui.*) Eh bien, mon ami, je vous avertis que maintenant ce petit jeu en est à sa fin, et que nous allons vous tenir court. Tout le monde vient se plaindre de vous : les professeurs, les

surveillants, vos camarades, les parents. Des parents sont venus me dire : « D'où sort-il, celui-là ? » Votre père m'a dit : « Mon pire ennemi ne me causerait pas plus d'embêtements que mon fils. » Il pleurait presque. Et je suis là, moi seul, à essayer de vous soutenir contre eux tous, et contre vous. (*Souplier tripote un objet sur la table de l'abbé.*) En un an, vous avez été à deux reprises sur la liste des élèves à renvoyer, et deux fois j'ai obtenu de M. le Supérieur que votre nom fût effacé. Je me rends presque ridicule, à force d'intervenir sans cesse pour vous auprès de celui-ci et de celui-là. Seulement, on soutient, on soutient, et puis une heure vient où, soi aussi… – Vous écoutez ce que je vous dis ?

SOUPLIER

Mais oui, monsieur l'abbé.

L'ABBÉ

Alors, répétez.

SOUPLIER

Vous dites… Vous dites que j'ai été dissipé à la chapelle.

L'ABBÉ

Non, je n'ai pas parlé de cela. Allons, relevez la tête ! Toujours vos deux visages : le visage vivant, joyeux, hilare que vous avez avec vos camarades, – avec n'importe lequel de vos camarades. Et votre autre visage, celui que vous avez avec moi. Avec moi vous n'êtes pas une présence, vous êtes une absence. – Je suis fatigué de vous, Souplier, affreusement fatigué de vous. Vous êtes une âme pénible. Cruelle, et d'autant plus cruelle qu'elle est plus faible. Vous êtes pesant ; on dirait que toute la division ne peut pas arriver à décoller de terre, à cause de vous seul, mon pauvre petit.

SOUPLIER

Pourquoi dites-vous « pauvre » ? Je ne suis pas à plaindre.

L'ABBÉ

Orgueilleuse petite âme d'esclave que vous êtes, avec vos points d'honneur toujours si mal placés. Pas à plaindre ! Sachez qu'il y a des

moments où je me demande si vous valez tout le mal que je me donne pour vous ; si dans mon amitié pour vous je n'ai pas eu un rôle de dupe.

SOUPLIER

Monsieur l'abbé, je vous promets cette fois, pour de bon…

L'ABBÉ

Vos promesses ! Cette chambre-ci, on pourrait l'appeler : la chambre des promesses. Sur cette chaise où vous êtes, toujours les mêmes mots, toujours les mêmes gestes, toujours les mêmes larmes, de génération en génération, chez des petits bonshommes dont chacun se croyait un être à part… Je suis fatigué aussi de vos promesses. (*Sonnerie du téléphone. Dans le téléphone :*) Vous direz que M. l'abbé de Pradts est en conférence avec M. le Supérieur, et ne peut pas être dérangé en ce moment. (*Sourire de Souplier. L'abbé raccroche.*) Vous m'avez dit un jour : « À quoi ça sert, les parents ? Ah oui ! ça sert à ce qu'on leur mente. » Vous voyez qu'il n'y a pas que les parents. Remarquez que c'était un coup de téléphone qui avait de l'importance. Mais il n'y a rien qui ait plus d'importance pour moi que mes élèves. – Où en étions-nous ? Oui, je vous disais, je crois, que je suis fatigué de vos promesses. Oh ! je sais ! Pendant deux jours vous faites un petit effort, il y a un jeu auquel vous voulez bien ne pas bouder, vous vous tenez à peu près convenablement au réfectoire… Et puis de nouveau tout se relâche, vous recommencez à être insolent, chahuteur, menteur, à dégringoler avec une monstrueuse insouciance ; tout à vau-l'eau, votre corps et votre âme. Et je finis par me dire : à quoi bon lier ce qui de toutes façons un jour sera délié ?

SOUPLIER

Les autres fois j'avais seulement promis. Mais, cette fois, c'est juré.

L'ABBÉ

Vous dites ça, mais je sais bien que…

SOUPLIER

Oh ! alors, si vous savez bien…

L'ABBÉ

Non ! Non ! mon petit, il ne faut pas que vous croyiez que ce que vous dites est sans valeur pour moi. Je vous ai dit que je vous abandonnais, mais vous savez bien que ce n'est pas vrai. J'ai beaucoup pensé à vous, ces jours-ci encore. Comme, en juin dernier, quand mon vieux père était à l'agonie, qu'on voulait vous renvoyer, et que c'était à vous surtout que je pensais, même en ce moment-là. Je vous l'ai dit alors : vous vous souvenez ? (*Souplier hausse les sourcils.*) Non ? Vous ne vous souvenez pas ? Moi qui suis si curieux de tout ce qui vous concerne ; et vous qui ne m'avez jamais posé une question sur moi-même, sur ma vie, sur ma famille…

SOUPLIER

Je ne veux pas être indiscret.

L'ABBÉ, *souriant.*

Dites surtout que vous vous en fichez. – Eh bien, ces jours-ci, quand je pensais à vous, je me disais que je vous comprenais comme si vous étiez mon enfant, ou plutôt, à en juger par mon expérience des relations entre père et fils, beaucoup mieux sans doute que si vous étiez mon enfant.

SOUPLIER

S'il n'y avait que mon père à moi pour me comprendre !

L'ABBÉ

Oui, je sais… Mais Dieu a créé des hommes avec une sorte d'amour qui est plus que l'amour des pères, pour des enfants qui ne sont pas les leurs, et qui sont mal aimés, et il se trouve que vous êtes tombé sur un de ces hommes-là. (*Temps.*) Pourquoi souriez-vous ? Est-ce que vraiment vous trouvez qu'il y a dans ce que je vous dis quelque chose de risible ?

SOUPLIER

Mais je ne souris pas !

L'ABBÉ

Si, vous avez eu un de ces petits sourires…

SOUPLIER

J'ai souri malgré moi, mais c'était pour une bêtise.

L’ABBÉ

Pour quoi ? Je vous en prie ! Une minute de sincérité ! Une minute de confiance ! La confiance, c’est déjà beaucoup, quand on ne peut pas obtenir davantage.

SOUPLIER

J’ai souri parce que vous faisiez des dessins sur votre buvard.

L’ABBÉ

Je faisais des dessins sur mon buvard parce que je pensais à vous. (*Il se lève, comme pour couper court à une émotion.*) – Allons, mon petit enfant, il est temps que vous retourniez en étude ; il ne faut quand même pas que vos études se passent à ce que nous bavardions ensemble. Ça va à peu près, le travail ?

SOUPLIER

Oh ! ce soir, il y a mon devoir d’allemand… brrr !

L’ABBÉ

Laissez-le ce soir, et demain, en étude, j’irai voir un peu avec vous ce devoir d’allemand. Et à la schola, ça ne va pas fort, eh ? Vous avez une jolie voix, et vous arrivez à gâcher même cela par votre attitude dans la maîtrise. Il paraît qu’hier encore vous avez répondu à M. Thirion avec une grossièreté… Ça vous coûte donc beaucoup d’être poli avec vos professeurs ?

SOUPLIER

Oui, ça me coûte beaucoup.

L’ABBÉ

Une dernière question… Je voudrais savoir comment diable vous arrivez à vous mettre de l’encre sur les jambes !

SOUPLIER

C’est pas moi, c’est Simonnot !

L’ABBÉ

Et vos mains ! (*Il les prend.*) Toujours vos petites pattes chaudes et sales… Des encres de toutes les couleurs ! Une palette ! Vous allez vous laver les jambes et les mains à la fontaine avant de rentrer en étude. Je ne veux pas qu'on vous voie ainsi. Est-ce que votre mouchoir est propre ?

SOUPLIER

Hou, pas trop…

Il sort le mouchoir, et dans ce geste fait tomber des billes de sa poche. Il a un mouvement de la tête, de lassitude, et les ramasse avec nonchalance.

L'ABBÉ, prenant le mouchoir et le tenant un instant dans le creux de sa main.

Plein d'encre de stylo, bien entendu. Attendez : j'ai ici du linge des internes. Voici un mouchoir propre. Vous me le rendrez à la sortie de l'étude. Mais ne dites à personne que je vous ai prêté un mouchoir d'un de vos camarades. Cela ferait encore des histoires.

SOUPLIER

Non, non… Merci, monsieur l'abbé.

L'ABBÉ

Vous ne suez pas trop, avec ce chandail ? (*Il lui passe rapidement la main sur la nuque.*) J'ai remarqué qu'aux premières chaleurs les enfants suent sous le chandail de l'hiver pas encore enlevé, et alors c'est le rhume, le rhume refréné tout l'hiver.

SOUPLIER

Oh ! non, monsieur l'abbé, je ne sue pas trop.

L'ABBÉ

Et ne buvez pas des litres à la fontaine. À quelque moment qu'on lève les yeux, dans ce collège, on voit un garçon qui est à boire à la fontaine. Vous êtes comme de jeunes faons dans la forêt. Je n'ai jamais connu un collège si altéré.

SOUPLIER, avec un soupir.

C’est nos études qui nous donnent soif.

L’ABBÉ

Moi, toujours à avoir peur pour vous, – pour vous, pour qui vos parents n’ont pas peur. Peur quand le temps fraîchit trop vite, peur quand vous passez vos examens… Et vous qui répondez si mal… Quelquefois, en étude, en cour – oh ! c’est un petit jeu, rien de plus, – je m’amuse à suivre vos regards, à voir s’ils ne s’arrêteront pas sur moi. Et ils ne s’arrêtent jamais sur moi, – sur moi, jamais. Dimanche, vous êtes parti sans me serrer la main. Hier, de toute la journée, vous ne m’avez pas adressé la parole. À quel point vous pouvez vous passer de moi !

SOUPLIER

Mais, monsieur l’abbé, c’est vous qui m’avez dit plusieurs fois : « Faites attention, à cause des autres. Ne venez pas me voir trop souvent en cour. Ne m’interpellez pas tout le temps comme vous faites au réfectoire. Parlez de moi le moins possible avec vos camarades. »

L’ABBÉ

Oui, c’est vrai, je vous ai dit tout cela, mais…

SOUPLIER, *souriant.*

Mais… vous trouvez que j’en fais trop.

L’ABBÉ, *souriant.*

Oui, un peu trop. – Allons, j’aime votre présence et vous n’aimez pas la mienne ; quoi de plus normal ? Cela m’aurait fait plaisir de compter un peu pour vous. Mais vous êtes un petit oiseau : vous êtes tout le temps en train de vous envoler. Eh bien ! restez tel que vous êtes ; je ne vous en veux pas. Il faut prendre les garçons comme la nature les a faits. Et, aussi, oubliez ce que je viens de vous dire. N’est-ce pas ?

SOUPLIER

Pourquoi, l’oublier ?

L’ABBÉ, après un temps.

Il y a des moments où je voudrais savoir ce que vous pensez de moi, comment vous me jugez. Savoir tout ce qui travaille dans votre caboche, une fois que vous vous êtes envolé : si cela travaille contre moi, ou en ma faveur…

SOUPLIER, riant à demi.

Mais, monsieur l'abbé… en votre faveur !

L'ABBÉ, *gaîment.*

Alors, tout va bien ! – Et maintenant, filez ! Allez, au galop !

SCÈNE II

L’ABBÉ, seul.

Un instant après que Souplier a refermé la porte, l’abbé de Pradts prend le récepteur du téléphone posé sur son bureau.

Allô ! allô ! Donnez-moi M. Prial. – M. Prial ? Monsieur Prial, Souplier sort de chez moi à l’instant. Je l’ai envoyé se débarbouiller à la fontaine. Il devrait être rentré en étude dans cinq, six minutes au plus tard. Vous noterez exactement, je vous prie, l’heure à laquelle il est rentré. Merci.

Il raccroche. Il prend un papier, et commence à écrire, quand on frappe.

Entrez !

SCÈNE III

L’ABBÉ, ANDRÉ SEVRAIS

L’ABBÉ, *bourru.*

Tiens ! vous, Sevrais ! Je vois ce qui vous amène…

SEVRAIS, debout, et « fonçant ».

Monsieur l’abbé, je ne peux pas supporter que vous jugiez que mon influence sur Souplier contrarie la vôtre. Je sais que vous vous intéressez particulièrement à lui…

L’ABBÉ

Je m’occupe de Souplier parce qu’il est de ma division et c’est tout.

SEVRAIS

Si vous jugez que mon influence sur lui n’est pas bonne, si je suis la pierre sur laquelle il achoppe, dites-le-moi, et je suis prêt à rompre avec lui. D’ailleurs, même si cette influence n’est pas mauvaise, cela fait trop d’influences. Chacun de nous le tire de son côté : j’ai peur que, sans le vouloir, nous lui fassions tous du mal. Et puis, je lui prends peut-être du temps dans son travail. Je suis venu vous offrir de me retirer. Quelle que soit là-dessus votre réponse, je suis venu aussi vous demander si vous voulez bien être dorénavant mon confesseur.

Un silence.

L’ABBÉ

Asseyez-vous. Voyons, sérions un peu les questions. Qui est votre confesseur, ici ?

SEVRAIS

Je n’ai pas de confesseur au collège. Je me confesse à un prêtre de la paroisse.

L’ABBÉ

Nous connaissons cela, qui n’est pas bon signe. Mais cela va avec le reste. Personne n’ignore que vous êtes le seul élève de votre division à être externe libre. « Libre » : se lier le moins possible, faire à sa tête…

SEVRAIS

Monsieur l’abbé, ça, c’est ma mère qui a voulu. Moi… Même, il y a des jours où, si j’avais pu être interne…

L’ABBÉ

Vous savez bien qu’ici on ne tient pas à avoir des externes libres. Et moins encore à ce que nos élèves se confessent à des prêtres du dehors.

SEVRAIS

Je pense que, sauf dans des circonstances exceptionnelles comme est celle-ci, les plus grands religieux devaient se confesser à quelque prêtre bien simple.

L’ABBÉ

Sans doute avez-vous lu cela quelque part.

SEVRAIS

Oui.

L’ABBÉ

Parce que l’expérience religieuse n’est pas, je crois, votre fort. Il y a eu un certain zéro d’instruction religieuse qui a fait du bruit.

SEVRAIS

Je ne peux pas dire que je sois pieux. Mais j’ai la foi.

L’ABBÉ

Dans le milieu qui est le vôtre, qui n’a pas la foi à votre âge ? Quoi qu’il en soit, on a déjà dû vous dire qu’il serait souhaitable que vous eussiez un confesseur ici. Mais il n’est pas souhaitable que ce confesseur soit moi. Venant après la charge que j’ai faite contre vous hier soir, cette volte provoquerait des curiosités inutiles. – Vous vous offrez aussi à rompre avec Souplier. Si c’est pour nous mettre à l’aise, vous savez que nous sommes faits pour n’être pas à l’aise. Mais si cette solution vous paraît la meilleure, je vous dirai que c’est bien mon avis. – Vous a-t-il parlé de moi ? Que pense-t-il de moi ?

SEVRAIS

Il ne m’a jamais dit que du bien de vous, monsieur l’abbé.

L’ABBÉ

Mais encore ? Que vous a-t-il dit ?

SEVRAIS

Vous savez, moi, je ne me souviens pas au juste…

L’ABBÉ

Bon, vous ne voulez rien dire. – Il y a longtemps que vous aviez cette association avec lui ?

SEVRAIS

Depuis le 14 janvier.

L’ABBÉ

Depuis le 14 janvier !… Et nous sommes à la fin de mars !… Eh bien, je vous fais mes compliments : vous avez bien caché votre jeu.

SEVRAIS

Nous n’avons pas caché notre jeu, monsieur l’abbé. C’était une question de tenue.

L’ABBÉ

Ah ! ah ! une question de tenue ! Vous avez dissimulé tous les deux à merveille. Comme dissimulent les gosses, qui dissimulent aussi bien que les femmes, sinon mieux. Car enfin, il n’y a pas plus de trois jours que j’ai

découvert votre affaire, c’est inouï ! Vous promettez peut-être de bonne foi, mais je ne crois plus aux promesses, les promesses me donnent le cafard ; précisément, je disais cela à Souplier tout à l’heure. Vous avez commencé, vous continuerez.

SEVRAIS

Si j’avais pu faire autrement… J’ai horreur du clandestin.

L’ABBÉ

Vous en avez horreur, et un jour vous ne pourrez plus vous en passer : le goût vous en sera venu sans que vous y preniez garde.

SEVRAIS

Il n’y a pas que le clandestin. Il fallait aussi feindre l’indifférence. À la longue, c’est épuisant.

L’ABBÉ

À ce point ?

SEVRAIS

Durcir son regard, ou l’écarter de force d’un visage, rendre sèche sa voix, se retenir de trembler quand quelqu’un vient s’asseoir à côté de vous…

L’ABBÉ

Je vois que vous êtes un émotif. À propos, il a dû y avoir quelque chose de très sensationnel dans cette journée du 14 janvier, pour que vous vous souveniez si bien de la date ?

SEVRAIS

Il y avait eu un malentendu entre nous. Ce jour-là, il m’a dit : « Je sais bien que tu te fiches de moi. » Je lui ai répondu : « Non, je ne me fiche pas de toi. »

L’ABBÉ

Et c’est tout ?

SEVRAIS

Oui, c’est tout.

L’ABBÉ

Vous avez bien dû vous donner des gages d’amitié éternelle ?

SEVRAIS

Nous avons seulement échangé nos stylos.

L’ABBÉ

Et depuis ce temps-là, bien entendu, des rendez-vous, des petits cadeaux ; des billets surtout, des billets ! puisque vous êtes externe libre et que lui est pensionnaire.

SEVRAIS

Ne me poussez pas à mentir.

L’ABBÉ

Des lettres longues de vous, courtes de lui, toujours avec la mention « À brûler », et toujours datées de minuit, du moins les vôtres.

SEVRAIS

Vous les avez vues ?

L’ABBÉ

Non, mais… est-ce que, par hasard, vous vous croyez original ? – Donc, des rendez-vous, des billets et des cadeaux.

SEVRAIS

Des rendez-vous et des billets, mais pas de cadeaux.

L’ABBÉ

Par principe ?

SEVRAIS

Quand je lui ai parlé de lui faire un petit cadeau, il m’a dit : « Oh ! non, un cadeau, ça me rappellerait mes parents. » Et puis, il m’a dit que, un cadeau d’un grand, ce serait mauvais genre. Et puis, que ça me ferait dépenser mes sous.

L’ABBÉ

C’est sans doute la dernière fois de votre vie que vous aurez une liaison aussi désintéressée. J’avoue que j’aurais cru Souplier moins limpide. Ainsi, lorsque je vous ai demandé la date où il s’est rapproché de vous, j’étais curieux de savoir si elle ne correspondrait pas à celle de votre entrée à l’Académie. Il aurait pu vouloir être nommé aspirant à l’Académie, et votre appui lui était alors utile. Mais en janvier vous n’étiez pas encore académicien.

SEVRAIS

Souplier se fiche royalement de l’Académie.

L’ABBÉ

Il est vaniteux, – et la comédie de la spontanéité est des plus familière aux enfants.

SEVRAIS

Je vois que vous ne connaissez pas toutes les règles de la Maison.

L’ABBÉ

Que voulez-vous dire ?

SEVRAIS

Il est de règle ici qu’un petit, autant que possible, ne doit pas se lier avec un grand qui ait une situation trop importante, parce qu’il aurait l’air d’y mettre du calcul. Quand j’ai été nommé de l’Académie, Souplier a été vexé.

L’ABBÉ

Votre division, ou plutôt votre clan, ferait bien de porter ses raffinements dans d’autres objets que les histoires de gosses. Quoi qu’il en soit, dans la question des cadeaux, la réaction de Souplier a été bonne. (*Temps.*) Vous aussi, que votre réaction, après ma mercuriale, soit d’être venu me voir, est une réaction saine. Est-ce que vous en aviez parlé à votre mère ? (*Signe de tête négatif de Sevrais.*) Il vaut mieux que vous ne parliez pas de ces histoires de collège à votre mère : les parents et le collège, ce sont deux mondes bien distincts, et il n’y a pas intérêt à les mêler. (*Temps.*) Votre démarche me fait un peu penser, toutes proportions gardées, à sainte

Thérèse d'Avila, qui allait se confesser de préférence à ceux des religieux qui étaient de ses adversaires.

SEVRAIS

Ah ! Moi, j'avais songé plutôt à Catilina.

L'ABBÉ

À Catilina ?

SEVRAIS

Quand il va demander asile à Cicéron, son accusateur.

L'ABBÉ, *souriant*.

Décidément, je vois que l'histoire nous en veut et ne nous lâchera pas ! (*Temps.*) Je ne voudrais pas que vous continuiez de dissimuler, comme vous seriez peut-être tenté de le faire. Il y a aussi de la loyauté en vous : votre présence ici le prouve. Dans ces conditions (*souriant*), l'alliance serait peut-être plus heureuse que la guerre. Des circonstances se présentent quelquefois où nous devons accepter de bon cœur le risque d'être trompés ; je veux dire : où cela est préférable à donner l'impression que nous avons l'obsession du mal. Il n'est pas impossible que je mise sur votre loyauté. Il n'est pas impossible que je vous permette de continuer à voir Souplier, mais avec votre promesse solennelle – encore une ! c'était bien la peine ! – avec votre promesse solennelle que vos relations seront désormais irréprochables.

SEVRAIS

Monsieur l'abbé, je vous donne cette promesse solennelle !

L'ABBÉ

Ce petit Souplier, ah ! qu'il y aurait à faire en lui ! Je peux dire que, depuis un an, il nous a donné de l'exercice ! Tant au point de vue travail – zéro – qu'au point de vue conduite. Il lui est arrivé d'avoir un cinq sur vingt de conduite, ce qui ne s'était jamais vu dans la division. Il a été deux fois sur la liste des élèves à renvoyer, et deux fois M. le Supérieur a cédé à mes instances et a renoncé à ce renvoi.

SEVRAIS

Oui, je sais qui on a renvoyé à sa place.

L’ABBÉ

Comment ?

SEVRAIS

Vous avez dit à M. le Supérieur : « Donnez-moi Souplier. Je vous donnerai Treilhard. » Dans les listes de proscriptions, c’est comme cela que ça se passe. Antoine et Octave…

L’ABBÉ

Ce que vous dites est ridicule. Et vous n’en sentez même pas l’inconvenance. L’insolence inconsciente est le propre des petits jeunes gens, et un de leurs traits les plus disgracieux.

Nous n’avons pas renvoyé Souplier parce que ce gosse nous intéresse. Dans le bien et dans le mal il est *vivant*, et c’est beaucoup. Vivant, et attachant, et attachant en cela même où il déçoit. Peut-être me suis-je fixé davantage sur celui qui résistait davantage, ne fût-ce que par son inertie.

Malgré tout, par sursauts, il fait des efforts. Regardez-moi ce que c’est, ce petit-là : pas de volonté, pas de principes, des impressions, le cœur brouillé, un chantier où il y a de tout en vrac : pour quelques bonnes pierres de taille, un amas de ferraille, de torchis, de détritus de toutes sortes…

Beaucoup de choses du côté de l’intelligence, et assez du côté du cœur, mais troublant, une âme douteuse, qu’il est dangereux de tripoter. Il est tombé d’une chute incroyable, et avec une parfaite insouciance, dont il ne se rendra peut-être compte que sur son lit de mort.

Dans un an, s’il ne se ressaisit pas, une âme à l’eau. Il mérite beaucoup de pitié.

SEVRAIS

Mais il n’est pas si mauvais que cela ! Je ne lui ai jamais rien vu faire de *vraiment* mal. Il ne se moque jamais des choses religieuses, comme font certaines Sainte-Nitouche, qui sont de la Congrégation, et qui… Il m’a dit qu’il a fait une très bonne première communion, qu’on croyait qu’il la ferait mauvaise, et qu’il l’a faite très bonne. Bien mieux, un jour, chez M. Maucornet, je lui soufflais, puis j’ai été me confesser (je communiais le lendemain) et quand je suis revenu il m’a dit : « Maintenant tu ne peux plus

me souffler, puisque tu t’es confessé… » Et il ne copie jamais ses compositions, tandis qu’il y en a d’autres, et des plus cotés…

L’ABBÉ

Oui, il a des délicatesses morales inattendues. Même, à l’occasion, de la générosité : en juin dernier, à la promenade de Robinson, quand il a prêté son âne à Trichet… Il pleure facilement, et semble aimer pleurer. On jurerait, quelquefois, qu’il aime aussi rougir. Et puis il redevient grossier, querelleur, brutal avec ses camarades. Il rage, et alors il les tuerait. Cette violence, d’ailleurs, n’est pas pour me déplaire.

SEVRAIS

Lui que j’ai toujours vu si doux avec moi !

L’ABBÉ

Je vous ai dit : attachant. Mais, aussi, un peu accablant. Vous n’êtes jamais fatigué de lui ?

SEVRAIS

Non, jamais.

L’ABBÉ

Je connais sa famille. Une mère bécasse, une sœur aînée peu recommandable, un père qui n’a le temps que de gagner de l’argent pour faire marcher la roulotte. Pas de traditions, pas de culture. Il n’a rien à attendre de son foyer, au contraire. Tout ce qui l’en éloigne est une bonne action. Si vous voulez entreprendre de lui faire un peu de bien, quelque assistance que ce soit est acceptée. Je ne vous dis pas : avec plaisir. Vous ne seriez pas là, comme un fait acquis, nous n’irions pas vous chercher. Et votre influence et votre responsabilité, qui sont énormes dans ce collège, ce feu de projecteur toujours braqué sur vous, ces murmures qui vous suivent dans tout ce que vous faites, ne facilitent pas notre tâche. Mais vous êtes là, vous avez de l’attachement pour lui ; lui, il a peut-être pour vous une certaine amitié ; enfin les choses en sont où vous savez, et puisque vous voici, soit, nous vous accueillons, c’est une chance à tenter.

SEVRAIS

S’il a « peut-être » pour moi « une certaine amitié », j’espère qu’il ne se lassera pas de moi après huit jours, maintenant que nous serons devenus plus sérieux.

L’ABBÉ

Il restera avec vous par amour-propre. Il voudra « tenir », comme une performance sportive. Cela ne se fera pas sans que vous souffriez, je vous en avertis.

Vous connaissez la règle avec les gosses : gentils d’abord, et ensuite de plus en plus désagréables, à mesure qu’on en fait davantage pour eux. Vous, du moins, vous pouvez l’intéresser, l’amuser, le retenir : vous avez tous les atouts en main.

Nous autres, leurs prêtres, pourquoi nos enfants nous aimeraient-ils ? De quel droit leur imposerions-nous d’avoir confiance en nous ? Nous sommes forcés de les faire marcher droit. Nous avons à nous donner à eux ; ils n’ont pas à se donner à nous. Ils n’ont pas été mis au collège pour nous rendre heureux, mais pour être formés, et en partie à nos dépens ; il est inévitable et bienfaisant pour nous qu’ils nous meurtrissent. Nous sommes comme leurs mères : nous ne pouvons pas les créer si nous ne souffrons pas. – De tout ce que je vous dis là, puisque vous allez vous charger un peu de lui, prenez quelque chose pour vous.

SEVRAIS

Oui, monsieur l’abbé. Je vous ai compris.

L’ABBÉ

Vous pouvez lui dire ici même, dans mon bureau, tout de suite, la nouvelle orientation que vous donnez à vos rapports. Je vais le faire appeler et je vous laisserai seuls quelques instants. Votre résolution en prendra un caractère un peu solennel, qui le frappera.

SEVRAIS

Je vous remercie beaucoup, monsieur l’abbé. Vous êtes chic.

L’ABBÉ

Veuillez noter, pour mémoire, que je suis peut-être « chic », à mes heures, mais que je ne suis pas ce qu’on appelle « un bon type ». Faites

toujours les nuances.

SEVRAIS

Je fais toujours les nuances. Par exemple, entre « tenue » et « hypocrisie ».

Sourire de l'abbé.

L'ABBÉ, dans le téléphone.

Allô ! allô ! Donnez-moi M. Prial. – M. Prial ? – Monsieur Prial, Souplier est rentré en étude ? – Alors, voulez-vous me l'envoyer immédiatement. (*À Sevrais.*) Seulement, sachez que, si votre influence sur lui n'est pas nettement et uniquement bonne, je crois que le seul fait d'être lié avec un grand est mauvais pour lui. Il est surtout faible. Il lui faut beaucoup d'affection – dont son âme est digne, – et surtout la fermeté énergique de quelqu'un qui sait ce qu'il veut. Pas de défaillance, s'il vous plaît : le chirurgien ne doit pas s'évanouir pendant l'opération. Si vous vous sentez cette force, allez-y. Naturellement, c'est une aventure. Mais quoi ! on s'embarque bien sur l'eau et sur l'air : c'est aussi risqué que de s'embarquer sur un gosse. Agissez par l'exemple plutôt qu'en faisant de la morale. Pas trop de paroles, si vous le pouvez. (*Souriant.*) Je dis « si vous le pouvez » parce que vous êtes un « littéraire », et avec les littéraires il faut toujours se méfier. – Quand vous croirez avoir quelque chose à me dire, venez me voir : les élèves se connaissent autrement mieux entre eux que nous ne les connaissons par la confession. Je serai toujours là pour vous. Vous n'aurez qu'à frapper. Et si, par hasard, vous trouvez une dame en visite chez moi, entrez carrément. Ce sera une mère d'élève. Vous la ferez partir. D'ailleurs, il est question que les préfets reçoivent désormais les parents au parloir, afin d'éviter que ceux-ci ne circulent dans le collège, où ce n'est pas leur place, et ce qui ne va pas sans inconvénients.

SEVRAIS

Merci encore, monsieur l'abbé. Merci pour tout, – et aussi d'être ce que vous êtes, de quelque nom que vous l'appeliez.

L'ABBÉ, après un petit temps.

Oh ! vous savez, ce que nous sommes…

SCÈNE IV

L’ABBÉ, SOUPLIER, SEVRAIS

Quand Souplier entre, Sevrais se lève, comme par un mouvement de respect.

L’ABBÉ

Oui, Souplier, Sevrais est ici. Il a à vous parler. Je vous laisse ; j’ai affaire à la questure. Je serai revenu d’ailleurs dans cinq minutes.

SCÈNE V

SOUPLIER, SEVRAIS

Durant le début de cette scène, Souplier tortille une ficelle, comme un tout petit môme.

SEVRAIS

Oui, c’est étrange, n’est-ce pas ? Chez Maucornet on nous aurait fichus à la porte de l’école. Ici, on nous ménage un rendez-vous. Comme ils sont fins ! Ah ! avec eux on peut vivre. Et comme il m’a parlé de toi ! Quand je pense que c’est l’homme qui, hier soir, nous accablait devant toute la division ! Je t’assure, je suis bouleversé.

SOUPLIER

Enfin, que s’est-il passé ?

SEVRAIS

Il s’est passé que je ne veux plus faire de choses clandestines. Et je ne veux pas tromper de Pradts, qui cherche à te rendre meilleur. J’ai eu des torts envers toi, paraît-il. Si j’en ai eu, ils me font plus de mal qu’ils ne t’en ont jamais fait. Mais qu’ils t’en aient fait un peu, c’est trop. D’abord, j’ai décidé que j’allais changer ma façon d’être avec toi, que nous serions maintenant très sérieux. Ensuite j’ai décidé d’aller voir de Pradts, de lui dire ce changement, et de lui demander d’être mon confesseur. Pour le confesseur, il a refusé. Mais pour le changement, il est d’accord. Autrement dit, on reste ensemble, au vu et au su de tous ; seulement, on est sérieux.

SOUPLIER

Et, hier soir, dans le hall, tu te souviens de ce que tu me disais ?

SEVRAIS

Oui, je me souviens.

SOUPLIER

Non, mais, tu te souviens *vraiment* ?

SEVRAIS

Oui, je t'ai demandé : « Après l'algarade de de Pradts, qu'est-ce que tu comptes faire ? » Tu as répondu : « Moi, je continue. » Et moi, alors, j'ai dit : « Moi, même si je n'en avais pas envie, je continuerais parce qu'on nous le défend. » Mais ensuite j'ai changé. J'ai pensé que j'avais été pour toi une occasion de désordre. Je me suis dit : « Il se perd, et il se perd par ma faute ! » Maintenant j'ai retrouvé la partie bonne de moi. Maintenant je sais ce qui est la vérité ; je veux dire : la vérité pour toi et pour moi. Je me suis réveillé la nuit dernière au milieu de la nuit, et j'ai trouvé cela. Ç'a été comme si j'avais dégagé des broussailles, et au-dessous je trouvais un puits. Je ne sais pas ce qu'il y aura entre nous dans l'avenir, mais, ce moment-là, c'est inoubliable.

SOUPLIER

Avoue quand même que toute cette histoire t'a refroidi.

SEVRAIS

Mais pas du tout ! tu ne comprends pas. Toujours des malentendus ! Tu crois que je suis refroidi à ton égard au moment même où je te donne cette preuve énorme d'amitié, de faire certains sacrifices parce que je pense qu'il est bon pour toi de changer de voie ! Crois-tu que je ne sache pas ce que je sacrifie ?

SOUPLIER

Enfin, tu as peut-être raison : ça doit être mieux ainsi. Et puis, surtout, si ça te fait plaisir…

SEVRAIS, qui a pris doucement des doigts de Souplier le bout de ficelle (Souplier paraissant inconscient de ce geste), et le garde dans une de ses mains, mais sans jouer avec.

« Me fait plaisir » est une façon de parler ! Je crois que c'est ce qui est le mieux pour toi, et aussi pour moi.

SOUPLIER

Alors, si tu crois que c’est ce qui est le mieux… Moi, je serai avec toi comme tu voudras que je sois.

SEVRAIS

À présent, tu vas voir comme tout va changer ! Ce sera une vie nouvelle, une sorte de fraternité d’armes, comme du temps de la chevalerie… Et puis, ce soulagement de ne plus se sentir traqués ! Et de ne plus mentir ! Quand il pleuvait, je songeais : « Maintenant, il entend la pluie. » Mais aussi, chaque fois que nous venions de nous quitter à la porte de ta maison, je songeais : « Maintenant, il est en train de mentir. » Et j’ai toujours eu trop d’estime pour toi pour aimer te faire mentir.

SOUPLIER

Ça, tu sais, mes parents mentent eux aussi quand ils veulent me faire avouer quelque chose.

SEVRAIS

Laisse tes parents mentir, et nous, ne mentons plus.

SOUPLIER

Oui… Si tous les autres, à la boîte, pouvaient en faire autant !

SEVRAIS

Dimanche matin, je te parlerai de notre nouvelle vie. Depuis que j’ai pris cette décision, j’ai tant de choses à te dire !

SOUPLIER

Pas dimanche. Je suis collé.

SEVRAIS

Encore ! Pourquoi ?

SOUPLIER

J’ai fait du chahut à la gym. J’*aime* faire du chahut à la gym.

SEVRAIS

Ah ! ce que tu es embêtant !

SOUPLIER

Est-ce ma faute, à moi, si je suis collé !

SEVRAIS

Non, c’est la mienne ! – Écoute, je ne peux pas attendre l’autre dimanche. Huit jours, ce n’est pas possible ! Viens demain à la resserre à cinq heures moins le quart, au début de l’étude. Tu diras à ton surveillant que tu as une répétition de la schola. Moi, je répète *Andromaque* à trois heures. Je me rendrai libre pour quatre heures et demie, et t’attendrai à la resserre. J’ai la clef, c’est moi qui vends le chocolat. Je dirai que j’ai les comptes du chocolat à y faire. J’ai tout un plan de ce que maintenant tu dois être, de ce que nous devons être. Mais je n’y ai pas encore mis de l’ordre ; j’y réfléchirai ce soir dans mon lit, et je t’expliquerai ça demain.

SOUPLIER

Tu prétends que tu avais sur moi une mauvaise influence, et tu veux changer. Mais tu me pousses à venir à la resserre pendant l’étude, en racontant une blague à Prial…

SEVRAIS

Cela n’a aucune importance, puisque de Pradts a permis que nous nous voyions, nous a laissés ensemble dans son propre bureau, et puisque je ne te verrai demain que pour te parler de notre nouvelle ligne de conduite. On veut que j’aie de l’influence sur toi : c’est admettre que nous nous verrons autrement qu’une heure le dimanche matin, à la sortie. Ce n’est pas en te voyant une heure par semaine que je peux quelque chose sur toi. Et quand je dis une heure par semaine !… Comme tu es toujours collé… (*On frappe.*) Alors, entendu, demain cinq heures moins le quart ?

SOUPLIER

Oui, entendu.

SEVRAIS, lui rendant le bout de ficelle.

Tiens, ta ficelle.

On frappe à nouveau, puis on entrebâille la porte.

SCÈNE VI

SEVRAIS, SOUPLIER, M. HABERT

M. HABERT

Comment, vous, ici, avec Souplier ! Chez M. le Préfet ! Eh bien, voilà qui est fort !

SEVRAIS

Monsieur, c’est M. l’abbé de Pradts qui nous a laissés ici, seuls, exprès. Il doit revenir dans un instant : il vous le dira.

M. HABERT

C’est ce que nous allons voir.

SCÈNE VII

SEVRAIS, SOUPLIER, M. HABERT, L’ABBÉ

M. HABERT

Monsieur l’abbé, je trouve ces deux garçons ici…

L’ABBÉ

Oui, monsieur Habert. Ne vous troublez pas. Je vous expliquerai.

Il fait signe aux garçons de se retirer.

SCÈNE VIII

L’ABBÉ, M. HABERT

L’ABBÉ

Sevrais est venu spontanément me parler. Il m’a donné sa promesse qu’il allait changer de genre avec Souplier. J’ai résolu de lui faire confiance, et de leur laisser un peu la bride sur le cou, du moins à titre d’essai. J’aime encore mieux cela que de les sentir qui dissimulent. Il paraît que cela durait depuis longtemps, et j’avoue que je n’avais rien remarqué. Je visitais souvent, et avec beaucoup d’attention, le pupitre de Souplier ; aussi ses vêtements, la nuit, au dortoir : pas de billets, rien de suspect. Oh ! évidemment, je n’aime pas ces méthodes. Nous y sommes pourtant non dans notre droit, mais dans notre devoir le plus strict. Souplier est interne : nous remplaçons sa famille.

M. HABERT

Enfin, monsieur l’abbé, si je retrouve Sevrais et Souplier à l’écart, comme ici aujourd’hui, je devrai, je pense, vous en avertir ?

L’ABBÉ

Bien entendu.

M. HABERT

Même si, dans leur attitude, je ne vois rien que de correct ?

L’ABBÉ

Tenez-moi au courant de tout ce qui les touche. Surveillez leur allure générale. Faites-les surveiller discrètement par Boussard ; c’est un garçon sûr ; il espère d’ailleurs l’Académie. Tout cela sera d’autant moins difficile que maintenant ils ne vont plus se cacher. Maintenant nous les avons bien en main.

M. HABERT

C’est beau, la confiance ! Mais ne craignez-vous pas qu’ils en abusent ?

L’ABBÉ, geste vague.

On ne peut pas savoir… Oui, il est possible qu’ils en abusent.

Un petit temps. Puis M. Habert se retire.

ACTE II

La resserre

Le lendemain.

L'intérieur d'une assez vaste cabane située dans la cour de récréation. Elle sert de resserre aux objets des jeux, échasses, crosses de hockey, ballons de football, poteaux de but, boucliers, qu'on voit rangés à terre le long des murs. Des caisses. Une toute petite table. Pas de chaise. À gauche, fenêtre de petite dimension, à hauteur de visage, donnant sur la cour, avec un rideau. À droite, porte, donnant également sur la cour. Cette porte est ouverte.

SCÈNE I

M. HABERT, HENRIET

Bruit extérieur d'enfants qui jouent en cour pendant la récréation.

M. Habert, durant toute cette scène, manipule des ballons ou quelque autre objet, qui justifient sa présence à la resserre.

M. HABERT

Sevrais par-ci ! Sevrais par-là ! On n'entend parler que de lui, pour le bien et pour le mal. Vous savez sans doute que M. de Pradts a annoncé hier soir à la causerie, vingt-quatre heures après avoir lancé la bombe contre sa liaison avec Souplier, que cette liaison était permise, et quasiment exemplaire. Souplier officiel ! On aura tout vu.

HENRIET

Il paraît que Sevrais lui avait demandé dans l'après-midi s'il acceptait de devenir son confesseur, et avait même offert de rompre avec Souplier. Cela a retourné la situation. Il lui a fait le coup de la confiance. De sorte que l'abbé, pour n'être pas en reste, se croit obligé de jouer lui aussi la carte confiance.

M. HABERT

Je ne crois pas que les choses se présentent tout à fait comme vous les voyez.

HENRIET

Au fond, ce n'est peut-être pas si malin. Déjà les types disent : « Pourquoi ça leur est-il permis à eux et pas à nous ? Et à Souplier ! Un gars qui déjà ne devait qu'au chouchoutage de n'avoir pas été renvoyé plusieurs fois. Mais c'est bien ça ! »

M. HABERT

Il est certain que l’association Sevrais-Souplier a quelque chose d’incroyable, surtout quand on la rend officielle. L’as du collège, et son élève le plus décrié. Je me demande pourquoi Sevrais a été choisir ce garnement-là.

HENRIET

Peut-être par paradoxe, pour étonner.

M. HABERT

Au fond, M. de Pradts est bien content que Souplier soit un peu tête de Turc : cela lui permet de s’attendrir. Et plus il s’attendrit, et s’y plaît, plus il voit en lui une victime.

HENRIET

Il paraît que les parents de Souplier ont toujours une ardoise au collège. Toujours en retard pour payer. C’est l’abbé de Pradts qui a obtenu du Supérieur qu’on lui donne des répétitions de chant à l’œil.

M. HABERT

Sevrais d’abord, M. de Pradts ensuite, ont manœuvré de telle sorte que Sevrais se trouve, selon moi, dans une position bien plus difficile qu’auparavant. Je ne sais si je devrais m’expliquer. Cela pourrait rendre service à votre camarade, mais de ma part c’est délicat. D’ailleurs, je me trompe peut-être…

HENRIET

Que voulez-vous dire ?

M. HABERT

M. de Pradts est quelqu’un de remarquable, – un des deux hommes remarquables du collège, avec M. le Supérieur. Mais c’est un homme passionné. Il est vrai que l’éducation est une passion. (*Ricanant.*) Surtout quand c’est l’éducation de Souplier ! Oh ! personne ne met en doute que M. de Pradts n’ait une attitude irréprochable avec lui. Quand même, cela fait sourire un peu. Il lui a porté son veston pendant toute la promenade de jeudi ! M. de Pradts devait être nommé à Rome, dans un emploi qui tient du brillant et du solide. Il aurait refusé, pour ne pas quitter le collège. Dieu sait

pourtant que l’humilité n’est pas son fort. Vous avez remarqué avec quelle condescendance il traite les professeurs ? Et vous connaissez son mot atroce : « Les professeurs nous sont une occasion de charité » ? Les surveillants, n’en parlons pas : je crois qu’il ne fait aucune différence entre nous et les garçons de salle… (*Sonnerie de cloche annonçant la fin de la récréation. Les voix des enfants qui jouaient vont s’éteindre peu à peu.*) Nous reparlerons de cela une autre fois. Je donne maintenant une répétition de latin à Monnet et à Piérard. (*Il va vers la porte.*) Vous ne rentrez pas en étude ?

HENRIET, regardant par la fenêtre.

Voilà Sevrais qui vient à la resserre. Il boit un coup à la fontaine. Il sort de sa répétition d’*Andromaque*. Nous rentrerons ensemble dans dix minutes. Avec les répétitions, tout est permis… pour huit jours encore.

Sevrais entre.

M. HABERT, *à Sevrais.*

Il paraît que vous ne rentrez pas tout de suite en étude ? Ce n’est pas moi qui fais l’étude ce soir ; débrouillez-vous donc. Mais j’ai hâte que cette séance ait eu lieu. Il n’y a plus de discipline possible avec ces allées et venues à cause des répétitions.

SCÈNE II

HENRIET, SEVRAIS

HENRIET

Alors, compliments ! Le coup de la confiance ! Une politique profonde !

SEVRAIS

De quoi parles-tu ?

HENRIET

Toi et de Pradts…

SEVRAIS

Aucune politique. Je n’ai pas voulu contrecarrer l’influence de l’abbé de Pradts sur Souplier, et c’est tout.

HENRIET

Enfin, vous voilà tous deux avec l’estampille du gouvernement. Parfait ! Mais est-ce que tu ne crois pas que ça va faire crier ?

SEVRAIS

Ce que je sais, c’est que, quand j’ai décidé avec Souplier qu’on allait changer de genre, il a dit : « Si tous les autres pouvaient en faire autant ! » Oui, c’est Souplier le cancre, Souplier le gangster, qui a souhaité le premier que ce que nous faisions d’un peu bien fût fait par tous ; moi, je n’y avais pas pensé. Et je compte bien que tu te mettras des nôtres.

HENRIET

En quoi ?

SEVRAIS

En désavouant publiquement – dans une lettre que tu m’adresserais, par exemple – l’atmosphère d’excitation sentimentale dans laquelle nous faisons vivre certaines petites personnes.

HENRIET

On en reparlera.

SEVRAIS

Amollir de pauvres gosses qui sont en plein dans le désarroi de l’adolescence, c’est par trop facile ! Tandis que ce n’est pas facile de les fortifier, de les rendre meilleurs.

HENRIET, pouffant de rire.

Bravo ! Bravo !

SEVRAIS

Il faudra pourtant que tu y viennes, si tu veux que nous restions amis.

HENRIET

Alors, tu l’aimes vraiment, ce gosse-là ?

SEVRAIS

On dirait que ça ne te paraît pas croyable. Toi aussi contre lui ! Tous contre lui ! Mais moi avec lui, toujours et quoi qu’il arrive.

HENRIET

Oh ! c’était une simple question…

SEVRAIS

Eh bien, voici ma réponse. J’ai été attiré vers lui du premier jour qu’il est apparu à l’école Maucornet. Et puis je suis resté six mois sans oser presque lui adresser la parole. Ensuite nous sommes devenus amis. Mais c’est maintenant qu’il va savoir comme je l’aime. S’il savait à quel point je l’aime, il ne comprendrait pas. Et, s’il comprenait, il serait effrayé.

HENRIET

C’est tout à fait *Andromaque* :

Que ne peut l’amitié conduite par l’amour ?

SEVRAIS

Tu n’y entends rien. Ça n’a rien à voir avec l’amour. J’ai un mépris ardent pour l’amour. Quand je répète et que je dis toutes ces tirades de Pyrrhus, ça me paraît tellement mièvre, tellement faux, tellement mort auprès de ce que je sens en moi. Le théâtre classique n’est bien que dans la litote.

HENRIET

La litote ? Qu’est-ce que c’est que ça ?

SEVRAIS

C’est quand on dit moins que ce qui est. Quand Suréna et Eurydice se sont quittés en s’aimant du fond de leur cœur, mais Eurydice dit seulement :

Notre adieu ne fut point un adieu d’ennemis.

Moi, avec Souplier, c’est toujours la litote.

HENRIET

Enfin, tu l’aimes plus que ta mère ?

SEVRAIS

Lui, il a toujours été net avec moi.

HENRIET

Est-ce que tu as tenu ta mère au courant ?

SEVRAIS

À moitié.

HENRIET

Tu me rappelles de Menvielle quand je lui ai demandé s’il disait tout en confession. Il m’a répondu : « Je dis tout, mais pas les détails. » Alors, ta mère supporte Souplier ?

SEVRAIS

Elle le supporte pour que je la supporte.

HENRIET

Je pige pas.

SEVRAIS

Je ne pouvais m’empêcher de prononcer le nom de Souplier, c’était plus fort que moi, et comme je rougissais en le prononçant, elle s’est mise à me picoter. D’ailleurs sur le ton gentil, de sorte que je me suis découvert un peu. Un jour elle s’est écriée qu’elle savait tout. Elle voulait me faire voir qu’elle est fine, mais elle me faisait voir qu’elle n’est pas fine, car tout de suite je me suis refermé, et ce n’était pas ce qu’elle voulait. Elle a fouillé dans mon cartonnier, en forçant la serrure, et n’a rien trouvé. Moi, tu le devines, toujours de plus en plus fermé. Alors volte-face : elle s’est remise à me parler de lui gentiment, et moi je me suis rouvert. Nous parlons de lui presque tous les jours. Avant tout, maintenant, ma mère veut garder ma confiance, et que je reste gai et ouvert avec elle. Elle pense que le meilleur moyen d’y parvenir est de traiter Souplier comme si de rien n’était. Elle l’a appelé : « Ton petit copain. » Je n’aime pas quand elle l’appelle comme ça. Ma mère n’a pas le ton. C’est difficile, de trouver le ton, quand on est parent. Il y a huit jours, elle a demandé à revoir mes photos de lui, et elle soupirait en les regardant : « Dire que je n’aurai plus jamais un petit garçon comme cela à câliner ! Et quelle fraîcheur ! Ah ! il n’a pas besoin de fond de teint, celui-là ! » Par lui, elle demeure dans ma vie. Par lui, elle me conserve. Et elle sacrifierait tout à cela. Elle est comme Agrippine avec Néron.

HENRIET

Et du même coup, elle te rapproche de lui. Ça, c’est costaud.

SEVRAIS

Une mère, c’est la langue d’Esope : le meilleur et le pire. Mais, cette fois, je voulais être en paix avec tous, autant qu’avec moi-même, de sorte que je lui ai appris, hier soir, notre changement de voie, et qu’à présent on marchait d’accord avec de Pradts. Elle était émue. Quand j’ai eu fini, elle m’a dit : « Alors, embrasse-moi. »

HENRIET, *déclamant* Andromaque.

Vous saurez quelque jour,
Madame, pour un fils jusqu'où va notre amour.

Et… pas de commentaires ?

SEVRAIS

Si. Que de Pradts allait me tirer dans les jambes, et que Souplier allait me laisser tomber. À part ça, félicitations et encouragements.

HENRIET

Oui, est-ce que la tâche de l'amitié pure ne sera pas trop lourde pour lui ? Il faudrait le convaincre que, dans ce genre d'épreuves, c'est la durée qui est tout.

SEVRAIS

Je l'en convaincrai bien à force de l'aimer.

HENRIET

Tu as dit à ta mère que de Pradts chouchoutait Souplier ?

SEVRAIS

Non, bien sûr. J'ai glissé là-dessus. N'empêche que…

HENRIET

Que ?

SEVRAIS

Elle m'a dit que de Pradts était jaloux de moi.

HENRIET

Qu'est-ce que tu lui as répondu ?

SEVRAIS

Que c'étaient bien là des idées de femme : où est-ce qu'elle se croyait ? Elle est aussi étonnée que je ne sois pas jaloux de lui. Elle prétend que c'est anormal. Quand je lui dis que je ne peux pas être jaloux de quelqu'un qui fait du bien à Souplier, elle ne comprend pas. – Ma mère voudrait que

Souplier vienne goûter à la maison. Mais moi je ne veux pas : ne mêlons pas les ordres, comme dit de Pradts. J'ai parlé à ma mère de notre nouvelle vie, parce que je ressentais le besoin d'être appuyé par tout le monde. Mais, comme cela, ça suffit. Avec les parents, c'est malheureux à dire, il ne faut jamais être tout à fait franc du collier.

HENRIET

J'ai été frappé de ce que Souplier, quand il rencontre de Pradts, lui donne la main le premier et ne se découvre pas, alors que les autres types se découvrent, et attendent que de Pradts leur tende la main.

SEVRAIS

Et alors ?

HENRIET

J'ai trouvé cela curieux. C'est tout.

SEVRAIS

Je ne vois pas ce que cela a de curieux. De Pradts s'intéresse à Souplier. S'il le laisse être un peu familier, c'est sans doute pour l'apprivoiser mieux. Souplier est plutôt sauvageon.

HENRIET

Oui, ça doit être pour ça.

SEVRAIS, regardant son bracelet-montre.

Tu ne rentres pas en étude ?

HENRIET

Et toi ?

SEVRAIS, sortant du tiroir de la table des boîtes de tablettes de chocolat.

Il faut que je fasse les comptes du chocolat. À vendre ça dans la bousculade de la récrée, tous les jours je m'y perds quand je rends la monnaie. J'y suis de ma poche.

HENRIET

Je t’attends. Tu n’en as pas pour longtemps ?

SEVRAIS

Si, parce que ça me trouble quand on me regarde pendant que je fais des calculs.

HENRIET

Bon, je te quitte. À tout à l’heure.

SEVRAIS

Oui, oui, au revoir.

Il le pousse dehors, et ferme la porte.

SCÈNE III

SEVRAIS, seul.

Il va à la fenêtre et, sans se montrer trop, regarde au dehors. Puis consulte de nouveau sa montre. Puis tapote légèrement la vitre, et court ouvrir la porte.

SCÈNE IV

SEVRAIS, SOUPLIER

SOUPLIER

J’avais peur de te faire attendre. Tu m’aurais bien attendu ? Jusqu’à quelle heure tu m’aurais attendu ?

SEVRAIS

Jusqu’à moins cinq. Au delà, ça aurait paru louche. – Il paraît que de Pradts a parlé de nous hier à la causerie.

SOUPLIER, mangeant une sucrerie plantée sur un bâtonnet.

Oui. Il aurait mieux fait de se taire.

SEVRAIS

Pourquoi ? La réaction des types n’a pas été bonne ?

SOUPLIER

Non.

SEVRAIS

Ils se sont fichus de toi ?

SOUPLIER

De toi aussi. Ils disaient : « Ils veulent nous épater, nous faire la leçon ! Ils crânent ! » Pourtant Delorme a dit : « Ils sont heureux ! Ils s’aiment, ces deux-là. » Mais Simonnot nous a traités d’hypocrites. Je me suis jeté sur lui. Tu aurais vu ce coup de judo que je lui ai fait.

Il s’assoit sur une des caisses.

SEVRAIS

Et moi, pendant ce temps, la petite phrase que tu m’as dite hier germait en moi : « Si tous les autres pouvaient en faire autant ! » J’ai rêvé que tous les autres qui ont une amitié dans le genre de celle que nous avions la transforment comme nous avons transformé la nôtre. Que les grands ne soient plus égoïstes, qu’ils ne jouent plus avec les petits comme avec des poupées, qu’ils cherchent vraiment à leur faire du bien… Quelque chose qui soit toujours de plus en plus désintéressé…

SOUPLIER, baissant un de ses bas. Il le remontera à un moment quelconque de la scène.

C’est mon élastoche qui me serre…

SEVRAIS

Il faudrait les prendre d’abord par le snobisme. Leur dire que, les gosses, c’est vieux jeu. Il faudrait que ceux qui continuent le genre se sentent l’exception. J’avais même pensé… Si de Pradts parlait à Devie de sa liaison avec Menvielle comme il m’a parlé de toi, pour voir si Devie, lui aussi, ne serait pas touché… Je pourrais le lui suggérer. Je serais ainsi – avec toi – à l’origine d’une grande réforme dans les deux divisions. Plus tard, on dirait : « Il a fait un bien épatant au collège »…

SOUPLIER

Au fond, le collège t’occupe plus que moi.

SEVRAIS

Idiot ! Mais, c’est vrai, même si tu n’y étais pas, je ne pourrais pas me passer du collège. Je l’aimais avant d’y être entré… Si tu savais combien de fois j’ai dû me débattre, tout ce que j’ai pu inventer, pour que ma mère ne m’en retire pas ! Et mon horreur des grandes vacances qui approchent, et ma nostalgie, dès Pâques, d’octobre et de la chère rentrée, avec les feuilles mortes et la pluie… Toute ma vie tient ici ; c’est le collège qui est ma raison d’être.

SOUPLIER

Quand tu penses déjà à ce qu’on dira de toi plus tard, pour le bien que tu auras fait au collège, tu ne crois pas que c’est de l’orgueil ?

SEVRAIS

Ah ! toujours, vous tous, à douter de moi ! De Pradts, Henriet, même toi !

SOUPLIER, tendant sa sucrerie à Sevrais, qui la prend et la finira.

Tu peux la finir, ça me fait mal au cœur. – Toi aussi tu doutes de moi. Tu l’as dit à de Pradts.

SEVRAIS

Moi ?

SOUPLIER

De Pradts m’a parlé hier soir après dîner. Pendant une heure et dix minutes, tu te rends compte. Il paraît que tu lui as dit qu’au bout de huit jours j’en aurais assez de notre vie nouvelle.

SEVRAIS

J’ai dit : « J’espère qu’il n’en aura pas assez après huit jours. » *Espérer* et *croire*, ce n’est pas la même chose. De Pradts aurait pu ne pas te le répéter, et surtout en le déformant. Déjà je barbouille toujours un peu quand je te parle ; s’il faut encore que ce soit déformé quand on le répète… Oui, je ne sais pas te parler quand on est ensemble, mais si tu savais tout ce que je te raconte quand tu n’es pas là ! De Pradts t’a dit autre chose sur moi ?

SOUPLIER

Oui. – Mais de Pradts ne te connaît pas…

SEVRAIS

Ce qui veut dire qu’il pense du mal de moi.

SOUPLIER

Quand j’entends dire du mal de toi, je ne le crois jamais.

SEVRAIS

Donc, il dit du mal de moi.

SOUPLIER

Pas précisément, mais il n’est pas très chaud.

SEVRAIS

Alors, pourquoi favorise-t-il nos relations ? Il y a là quelque chose qui m’échappe.

SOUPLIER

Il paraît que d’abord tu lui as offert de rompre avec moi. Ça, tu ne me l’avais pas dit. Et s’il t’avait pris au mot, en quoi est-ce que ça aurait consisté ? À ce que tu passes sur l’autre trottoir quand tu m’aurais rencontré ? Ah, ça !…

SEVRAIS

Ça t’aurait fait quelque chose ?

SOUPLIER

Pas à toi ?

SEVRAIS

Quand je lui ai offert ça, j’étais sincère. Mais, s’il avait accepté, je me demande ce que j’aurais fait.

SOUPLIER

Enfin il m’a demandé si je t’aimais.

SEVRAIS

Et qu’est-ce que tu lui as répondu ?

SOUPLIER

Je lui ai dit : « Les autres, ils font comme ils veulent. Nous, c’est à la mort à la vie. »

SEVRAIS

Et qu’est-ce qu’il a répondu ?

SOUPLIER

Que « à la mort à la vie » n’était pas français.

SEVRAIS

C’est drôle…

SOUPLIER

Qu’est-ce qui est drôle ?

SEVRAIS

Je n’imagine pas cette conversation. En tout cas, tu as bien fait, parce que, à moi aussi, il avait déjà laissé entendre que tu avais « peut-être », pour moi, « une certaine amitié », sans plus. – Ce qu’il faut désormais, c’est que tu fasses des efforts. Si tu continues à te laisser aller, maintenant qu’on sait que je m’occupe de toi, de quoi est-ce que j’aurai l’air ?

SOUPLIER

Ça, pour le coup, c’est bien de la vanité.

SEVRAIS

Ah ! encore ! Eh bien, mettons que j’y mette un petit peu de vanité, ce n’est pas défendu ?

SOUPLIER

Non, vas-y. Je t’ai pris comme tu es.

Pendant ces dernières répliques, le ciel a dû s’assombrir au dehors, car une pénombre s’est faite dans la cabane, qui durera jusqu’à la fin de l’acte. Un roulement de tonnerre. Souplier se lève et va regarder à la fenêtre. Par la suite, quelques roulements de tonnerre.

SOUPLIER

La semaine prochaine, il faut que j’aie 16 de conduite. – Oh ! non, 16, c’est trop : 14 ou 15. De Pradts m’a dit que ça n’allait pas. Il est très gentil, mais il vous fait chialer. Il vous fait chialer, ensuite vous console, mais, en vous consolant, vous fait chialer encore. Lui, il sait vous prendre !

SEVRAIS

Tu pleures aussi, avec tes parents ?

SOUPLIER

Oh ! avec eux, je fais semblant. – Ce qu'il fait noir, dehors ! Regarde : les fenêtres s'allument dans le dortoir des petits. Il va y avoir un de ces orages ! Si ça doit être ce temps-là pendant les vacances de Pâques… À propos, de Pradts veut m'emmener huit jours dans une maison qu'il a à la campagne, où il va pendant les vacances, pour m'isoler.

SEVRAIS

T'isoler de qui ? de moi ?

SOUPLIER

De mes parents, je suppose.

SEVRAIS

Il ne m'avait pas dit ça.

SOUPLIER

Je le sais, que ce serait bon pour moi. Oui, mais douze heures de sermon par jour… Je lui ai dit que ma mère préférerait sans doute que je reste parce qu'elle est malade.

SEVRAIS

Quand même, il t'aime rudement, cet homme-là.

SOUPLIER

Oh oui ! J'aurais dû faire plus d'efforts.

SEVRAIS

Si tu ne les fais pas pour moi, fais-les pour lui. Et puis, tu devrais y aller, à sa maison. Tu dis que ce serait bon pour toi : tout ce qui est bon pour toi est bon en soi. – Avant, je pensais : « Pourvu qu'il soit heureux, c'est tout ce qu'il faut. » Il n'était guère de matin où en me réveillant je ne me dise : « Aujourd'hui, comment est-ce que je pourrais lui faire plaisir ou lui rendre service ? » À présent, je voudrais davantage. Je voudrais si passionnément, à présent, que tu deviennes quelqu'un de tout à fait bien (sais-tu ? c'est la même phrase, juste la même, que me disait ma mère il y a

quelques jours). Que tu luttes contre tout ce qu'il y a en toi qui tend vers la légèreté, vers la grossièreté, vers la facilité, vers la veulerie. Que tu fasses les choses un peu consciencieusement. Tu sais bien ce que ça veut dire : consciencieusement ?

SOUPLIER

Ça veut dire : gentiment.

SEVRAIS

Oui, à peu près. Que tu sois un peu moins paresseux… Dans ton travail, en quelle matière est-ce que tu es mauvais ?

SOUPLIER

Un peu en tout.

SEVRAIS

Pourtant, de Pradts dit que si tu voulais… En somme, es-tu vraiment paresseux, oui ou non ?

SOUPLIER, avec enthousiasme.

Oh, oui ! – Je suis un enfant difficile. Je cause beaucoup de soucis à mes parents.

SEVRAIS

Mais je me demande si on n'exige pas trop de toi.

SOUPLIER

Non, ça, je t'assure, je suis insupportable. C'est bien simple : on ne peut pas me faire obéir.

SEVRAIS

Avec mon examen trimestriel, le bac dans trois mois, les répétitions de la pièce, je travaille dur ces temps-ci. J'éteins tous les soirs à minuit passé. Et pourtant, toi, tu continues au-dessous de tout cela sans faire de bruit, et, aussitôt que cela s'arrête, c'est toi que je retrouve. Quelquefois je m'arrête exprès, cinq minutes, dix minutes, pour penser à toi. Et ces instants où je pense à toi sont les seuls bons de ma vie. Mais hier soir je m'en suis donné !

J’ai tant pensé à tout ça, hier soir, dans mon lit, que je me suis endormi en laissant l’électricité allumée. Ce matin, ma mère m’a engueulé.

SOUPLIER

Ce que c’est assommant, les parents ! Ça ne peut jamais être comme tout le monde. – Je dis ça, mais je n’aime pas quand de Pradts me dit du mal des miens ; ça me choque. Un jour, mon père avait fait je ne sais plus quoi, et de Pradts m’a dit : « Un homme intelligent ne fait pas ça. » Si je l’avais répété à mon père, il aurait été se plaindre au Supérieur, et il aurait eu raison. Mais je ne veux pas cafarder de Pradts. J’ai une dette envers lui.

SEVRAIS

Ton père te donne ce qu’il peut. Et de Pradts aussi te donne ce qu’il peut. Moi, quel malheur que je ne sois pas ton frère !

SOUPLIER

Oh non, alors !

SEVRAIS

Pourquoi ?

SOUPLIER

Parce que je serais obligé de te mentir.

SEVRAIS

Moi, même si tu me mentais, ça me serait égal.

SOUPLIER

Mentir à mon père, c’est régulier. Mais mentir à toi ou à de Pradts, non.

SEVRAIS

Et puis, c’est vrai, si j’étais ton frère, j’en ferais moins pour toi.

SOUPLIER

Oui, tu en fais beaucoup pour moi ! – Est-ce que tu mourrais pour moi ? Tiens, si je me noyais…

SEVRAIS

Je me jetterais sûrement à l’eau. Mais pas pendant la digestion. Et toi ? Par exemple, si je tombais dans un précipice…

SOUPLIER

Ça dépend. Un précipice de combien ? Si c’était un précipice de deux cents mètres, je ne descendrais pas, évidemment. Mais si c’était un petit précipice, oui.

SEVRAIS

Alors, puisque nous en sommes venus sans crier gare aux promesses d’assistance mutuelle, et puisque tu as dit à de Pradts que c’était « à la mort à la vie », nous pourrions peut-être faire le mêlement des sangs. Tu as dû en entendre parler…

SOUPLIER

Je sais que Menvielle et Devie l’ont fait, il y a quatre ans. Devie avait dix ans…

SEVRAIS

Latreille et Béchaud l’ont fait aussi. Mais c’est la règle, qu’on n’en parle pas.

SOUPLIER

Jamy et Constantin, eux, ont juré pour deux ans.

SEVRAIS

Si je ne te l’ai pas proposé plus tôt…

SOUPLIER

C’est parce que tu n’étais pas assez sûr de moi.

SEVRAIS

Non, c’est parce qu’il me semblait qu’entre nous deux il n’y avait pas besoin de serments ; qu’ils seraient de trop. Mais aujourd’hui qu’avec ton aide je me suis relevé, nous ne faisons pas seulement le serment de rester amis, quoi qu’il arrive, même plus tard, même si les circonstances nous ont séparés un long temps, nous faisons le serment que notre amitié ne changera jamais de nature. Tu es d’accord ?

SOUPLIER

Oui.

SEVRAIS

Et moi je fais aussi le serment que jamais, dans mes relations avec toi, je ne chercherai mon intérêt ; seulement le tien. « Domine, non nobis » : c'était la devise des Templiers…

SOUPLIER

Et moi, ce que je veux, c'est que jamais il ne te vienne une déception à cause de moi. Une peine, peut-être. Mais pas une déception.

SEVRAIS

Je me demande si on le fait aussi pour le passé.

SOUPLIER

Qu'est-ce que tu veux dire ?

SEVRAIS

Est-ce que tu as du remords du passé ?

SOUPLIER

Non. Pas avec un type que j'aime. Et toi ?

SEVRAIS

Moi, si, un peu. Il faut bien…

SOUPLIER

Allez, on le fait aussi pour le passé.

Sevrais tire son canif, remonte un peu une des manches du chandail de Souplier, et le pique, à la face supérieure du poignet. Puis il se pique lui-même, au gras de la main, et applique sa blessure sur celle de Souplier. Souplier se bande le poignet avec son mouchoir.

SEVRAIS

Ça t'a fait mal ?

SOUPLIER

Non, pas du tout !

SEVRAIS, le regardant.

Si, ça t'a fait mal.

SOUPLIER

Un peu. Tant mieux.

SEVRAIS

Tu te souviendras : ceci est le huitième sacrement. Mais il ne faut jamais en parler à personne. (*Sur un autre ton, semi-burlesque, pour couper court à leur émotion commune.*) Et si je te faisais une grande estafilade, comme ça, par plaisir, qu'est-ce que tu dirais ?

SOUPLIER

Je te pardonnerais.

SEVRAIS, brandissant son canif, et sur le même ton.

Chiche, je le fais !

SOUPLIER

Fais-le, pour que je puisse te pardonner.

UNE VOIX, du dehors, tandis qu'on frappe à la vitre.

Qui est là ?

SEVRAIS, à Souplier, avec le signe « Ce n'est pas grave ».

C'est le charpentier. (*Haut.*) – André Sevrais. Je fais les comptes du chocolat. Je suis chocolatier.

Immobiles, les deux garçons attendent que les pas, à l'extérieur, se soient éloignés.

SOUPLIER

Je crois qu'il vaudrait mieux que je file. Je ne me sens pas en sécurité ici.

SEVRAIS

Que veux-tu qui arrive ? Mettons qu'on nous trouve, on ne nous a pas défendu de nous voir à l'écart, puisque de Pradts nous a laissés seuls dans son bureau.

SOUPLIER

Ce n'était pas la même chose. Non, je t'assure, j'aime mieux filer.

SEVRAIS

Quand est-ce que je te revois, puisque tu es collé dimanche ?

SOUPLIER

Tu ne peux pas revenir m'attendre à la fin de la colle, à midi ?

SEVRAIS

Puisqu'il le faut, je m'arrangerai. Ah ! toujours si proche, et inaccessible ! Je ne te vois jamais que de loin, dans ta cour, ou au passage, dans un couloir ; je ne te vois jamais vivre, moi qui aime tant ta vie. Et on veut que j'aie de l'influence sur toi, en étant si exclu de toi ! Je ne peux plus continuer comme ça. Si c'est pour se voir une fois tous les quinze jours, alors, mieux vaut qu'on se lâche. Te voir ! Même si, pendant ce temps, la conversation languit, même si tu es désagréable, mais te voir ! Il n'y a qu'un mal, c'est l'absence.

SOUPLIER

Au revoir, mon vieux. Je ne reste pas ici.

SEVRAIS

À dimanche, alors, midi. Chaque fois qu'on se rencontre, tu n'es pas encore parti que je vis déjà dans la prochaine fois que je te reverrai.

SOUPLIER

Allez, au revoir.

SEVRAIS

Au revoir. Et, surtout, sois gentil avec de Pradts.

Souplier se glisse dehors. Après quelques secondes, il rouvre la porte, se jette, affolé, à l'intérieur de la resserre.

SOUPLIER

De Pradts !… Je suis sûr qu'il vient ici. Le charpentier a dû l'alerter.

Il va fermer la porte à clef, ce qui n'avait pas été fait à sa première entrée, puis court se blottir dans un des coins de la resserre, non sans jeter au passage : « Quel métier ! » Sevrais tripote ostensiblement un carnet et les boîtes de chocolat, qu'il a tirées du tiroir de la table.

SEVRAIS

Eh bien ! il n'y a qu'à l'attendre. Il ne faut pas se cacher. On aurait l'air de faire quelque chose de mal. (*Souplier se pelotonne dans le recoin, étalant sur soi les boucliers, pour se dissimuler.*) Souplier ! Sors de là, tu es idiot ! (*Coups à la porte et voix derrière la porte :* « Ouvrez ! »)

SEVRAIS

Qui est là ?

VOIX

L'abbé de Pradts.

Sevrais ouvre. Son mouvement de surprise en s'apercevant que la porte a été fermée à clef.

SCÈNE V

L’ABBÉ, SEVRAIS, SOUPLIER, caché.

L’ABBÉ

Qu’est-ce que vous faites là ?

SEVRAIS

Je fais les comptes du chocolat. Je suis chocolatier.

L’ABBÉ

Vous faites les comptes du chocolat pendant une heure d’étude ?

SEVRAIS

J’ai profité de ce que je revenais d’une répétition d’*Andromaque* pour entrer un instant ici.

L’ABBÉ

C’est étrange : pourquoi vous êtes-vous enfermé à clef ?

SEVRAIS

Je… je me suis aperçu ce matin qu’il manquait cinquante francs dans la caisse du chocolat, et je suis venu refaire le compte pour savoir si je dois demander cinquante francs chez moi. J’ai fermé à clef parce que je ne voulais pas être dérangé dans mes comptes.

L’abbé allume l’électricité[3]*, jette un regard circulaire, soupçonneux, dans la cabane, puis se retire.*

SCÈNE VI

SEVRAIS, SOUPLIER

SEVRAIS

Pourquoi as-tu fermé à clef ? Pourquoi t’es-tu caché ? Tu m’as forcé à mentir… Maintenant, tout ça n’a pas l’air clair. (*Il le regarde*.) Pourquoi est-ce que tu as peur comme ça ? N’aie pas peur ! N’aie pas peur ! C’est toi qui me fais peur, avec ta peur, ce n’est pas lui. Sais-tu ce que je vais faire ? Je vais aller à son bureau, et tout lui dire.

SOUPLIER

Non ! non ! Nous ne nous reverrons plus maintenant. C’est fini !

SEVRAIS

Tu es fou !

SOUPLIER

Non ! Plus jamais nous ne nous reverrons maintenant. C’est fini !

SEVRAIS

Souplier ! Mais tu es fou !

On entend des pas, au dehors, venir vers la porte. Serge se rejette derrière les boucliers.

SCÈNE VII

L’ABBÉ, SEVRAIS, SOUPLIER

L’ABBÉ

Enfin, c’est inadmissible : qu’est-ce que vous fabriquez ici à cette heure ? (*Il pénètre plus avant dans la resserre, aperçoit Souplier.*) Ah ! c’est cela ! (*Il prend Souplier par le bras et le fait passer derrière lui. À Sevrais* :) Ainsi donc, pendant qu’on vous conviait à une sorte de direction de ce gamin, voilà ce que vous faisiez ! Petit voyou que vous êtes ! Et vous vous prétendiez son ami !

SEVRAIS

Qu’est-ce que je faisais ? Je n’ai rien fait qui soit contraire à ce que j’ai promis.

L’ABBÉ

Non ! C’était pour attraper des mouches que vous vous enfermiez à clef avec lui ! Voilà le résultat de la confiance qu’on a eue en vous ! En étude, il avait sa tête des jours où il va faire une bêtise. Avachi sur son pupitre, les doigts dans ses cheveux mal peignés, le regard ailleurs, et respirant par tous les pores le désordre de son âme et l’avidité de se défendre de nous à tout prix. Je m’échinais à lui faire son devoir d’allemand, pauvre niais que j’étais. Mais, lui, il ne vivait que pour venir vous retrouver !

SEVRAIS

C’est hier, dans votre bureau même, que je lui ai donné rendez-vous ici. Je voulais lui dire ce que serait notre vie nouvelle. Vous souhaitez que j’aie de l’influence sur lui : comment ? où ? quand ? puisqu’il est pensionnaire et que moi je suis externe. On ne peut se voir que le dimanche matin, et un dimanche sur deux il est collé. On me dit : « Allez-y ! » et puis on me barre ; alors, ce n’est plus possible. Je ne lui ai dit que des choses bonnes.

Un instant avant que vous reveniez, j'étais sur le point d'aller vous avouer que c'était lui qui était ici avec moi.

L'ABBÉ

Allons, ne vous défendez pas ! Vous avez la réputation d'être intelligent, et votre défense est celle d'un imbécile. Et vos « choses bonnes » et tout le reste !… S'il n'y avait pas un attrait de lui à vous, cette amitié serait-elle même concevable ? Vous voulez le voir ? Mais vous n'avez rien à vous dire : croyez-vous que j'ai été dupe de tout cela ? Retournez à votre étude. Cette histoire n'est pas finie.

SEVRAIS

Quoi qu'il arrive, je prends toutes les responsabilités.

L'ABBÉ

Eh ! je pense bien ! Il ne manquerait plus que ça, que vous ne preniez pas les responsabilités ! Et, je vous prie, pas un mot à votre mère, avant que nous ayons décidé quelle sera la version officielle de tout ceci.

Comme Sevrais va pour sortir, Souplier, au passage, lui tend la main. Ils se serrent la main. Sevrais se dirige de nouveau vers la porte. Souplier fait un pas vers lui, et lui tend de nouveau la main.

SOUPLIER

Donne-moi la main encore une fois.

SCÈNE VIII

L’ABBÉ, SOUPLIER

L’ABBÉ, soudain souriant et gentil.

Eh bien, mon petit Serge, je pense que cet incident aura au moins un bon résultat : il a fait place nette. Je pense qu’il y a au moins une personne qui ne me gênera plus, dans ce que je veux faire pour vous. (*Il remonte une des mèches qui barrent le front de l’enfant. Serge, avec humeur, la fait retomber.*) Car il faut absolument que je vous reprenne en main : cette vilaine histoire ne montre que trop comme vous demeurez faible. Vous m’avez dit que votre mère refuserait sans doute que vous veniez chez moi à la campagne pendant la seconde semaine des vacances de Pâques. C’est à vous cependant à l’y décider. Il y a là une sorte de cure morale dont nous savons mieux encore, maintenant, à quel point elle vous est nécessaire. – Je pense que vous vous rendez bien compte qu’une fois de plus c’est moi le maître de votre sort. (*Souplier retient ses larmes.*) Maître de votre sort, comme je suis maître de vos larmes. Sans doute, il l’a reconnu lui-même, Sevrais a toute la responsabilité : il est le grand, il vous a entraîné, il m’a menti. Mais enfin Sevrais est un élève brillant et auquel jusqu’à ce jour on n’a rien eu de précis à reprocher, tandis que, vous, vous êtes en sursis de renvoi depuis un an. Je vous ai déjà évité deux fois le renvoi ; je peux le faire une troisième, mais il faut que vous m’y aidiez un peu, par votre bonne volonté. Convainquez donc votre mère, je vous le demande.

SOUPLIER

Oui, monsieur l’abbé.

L’ABBÉ

Vous verrez que vous ne vous ennuierez pas à ma campagne. Ma vieille maman vous aimera tout de suite beaucoup, j’en suis sûr. Il y a la rivière, nous irons canoter… Alors, n’est-ce pas, convainquez vos parents, c’est promis ?

SOUPLIER

Oui, monsieur l’abbé.

ACTE III

Même décor qu'au premier acte. Le lendemain.

SCÈNE I

SEVRAIS, HENRIET

Sevrais est assis auprès du bureau, feuilletant distraitement une revue, puis une autre. La porte est entrouverte. Quelqu'un la pousse légèrement du dehors, puis passe la tête. C'est Henriet. Il entre et reste sur le seuil, dont il s'éloignera peu durant toute la scène.

HENRIET

Ah ! c'est toi !

SEVRAIS

Oui. J'attends de Pradts.

HENRIET

Ça a bardé, hier soir ?

SEVRAIS

Un peu. (*Temps.*) J'ai revu tout seul, chez moi, toute ma scène du III d'*Andromaque*, et je crois que je suis maintenant dans le mouvement. Je suis sûr que je serai bien meilleur à la répét' de demain.

Henriet le regarde d'étrange façon.

On entend des voix d'enfants qui, dans une pièce voisine, commencent un chant en faux-bourdon, puis rapidement font silence.

HENRIET

Tiens, on entend la schola, d'ici ? Que se passe-t-il ?

SEVRAIS

La schola répète dans le petit parloir à cause des travaux pour la séance.

HENRIET, après un temps.

Eh bien ! je m’en vais.

SEVRAIS

Tu avais à parler à de Pradts ?

HENRIET

Oh ! un mot seulement, pour les commissaires de la séance.

SEVRAIS

Tu peux l’attendre ici. Si tu n’en as pas pour longtemps, tu lui parleras avant moi.

HENRIET

Non, je m’en vais : j’ai à faire.

SEVRAIS

Vous êtes tous aimables, aujourd’hui ! De Menvielle ne me tend pas la main ; toi, de toute la classe et la récrée, tu ne me dis pas un mot ; et les autres m’« ignorent ». Aux rentrées en classe, on s’est écarté de moi comme si j’avais la lèpre : deux mètres de vide entre les types et moi. Ça me rappelait Tacite ; tu sais, Séjan, quand il est disgracié par Tibère : « *Sejanus statim solus, et in subita vastitate trepidus* », « Séjan aussitôt se trouva seul, et frémissant, dans ce désert soudain qui s’était fait autour de lui. » Tout ça parce que j’ai eu une petite histoire.

HENRIET

Une historiette !

SEVRAIS

Comme s’ils n’en avaient pas, eux, des histoires ! Mais, moi, c’est la première que j’ai ici depuis un an ; c’est pour ça qu’on la remarque. Et, ce qu’il y a de marrant, c’est que ce sont ceux qui sont les pires dans ce genre de choses qui me font le plus la tête. Mon vieux, ce sont de beaux salauds, les copains.

HENRIET

C’est seulement à cause de l’estampille officielle. Quand on a l’estampille officielle, il ne faut pas se faire pincer. C’est ça qui a choqué les types.

SEVRAIS

Tu rabaisses tout avec la vulgarité de tes expressions. Nous ne nous sommes pas « fait pincer ».

HENRIET

Eh bien ! Qu’est-ce qu’il te faut ! – De Pradts, tout chaud de l’historiette, en a parlé hier soir à la causerie devant sa division. Il paraît qu’il t’a chargé horriblement, a mis toute la faute sur toi.

SEVRAIS

Je vais avoir au moins une journée entière de colle. (*On frappe.*) Entrez.

Henriet se retire. Sevrais, apercevant M. Habert, se lève.

SCÈNE II

SEVRAIS, M. HABERT

M. HABERT

Justement, je vous cherchais, Sevrais.

SEVRAIS

J’attends M. l’abbé de Pradts.

M. HABERT

J’avais à vous parler. Vous comptez rentrer en étude, quand vous aurez fini avec M. de Pradts ?

SEVRAIS

Oui, bien entendu.

M. HABERT, *très gêné.*

Je crois qu’il serait préférable que vous ne retourniez pas en étude.

SEVRAIS

Mais… pourquoi ?

M. HABERT

Vous ne comprenez pas ? Vous savez bien pourtant quelle est votre situation. (*Geste négatif de Sevrais.*) Personne ne vous a averti ?

SEVRAIS

Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

M. HABERT

Écoutez, Sevrais, vous… vous ne faites plus partie du collège.

SEVRAIS

Comment ?

M. HABERT

Je pensais que vous le saviez. M. le Supérieur vous a convoqué pour demain matin à neuf heures. Il veut causer très franchement avec vous, avant d'écrire à votre mère. Mais il a jugé préférable que vous ne retourniez pas en étude à partir de maintenant. Je suis donc chargé de vous remettre les affaires qui sont dans votre pupitre : vous pourrez ensuite rentrer chez vous. Puisque vous allez être sans doute pour un moment avec M. de Pradts, je vous les apporterai ici.

SEVRAIS

Et mon examen trimestriel, que je devais finir demain ?

M. HABERT

Il va de soi que votre examen est interrompu et annulé.

SCÈNE III

L’ABBÉ, SEVRAIS

SEVRAIS

Alors, je suis chassé ! Chassé sur-le-champ comme un domestique qui a volé une montre, on ne me donne même pas mes huit jours, on ne peut supporter ma présence une heure de plus, elle salit le collège. Et on n’a même pas le courage de me le dire en face, on me le fait dire par un surveillant… Vous êtes tous des lâches ! Et chassé pour quoi ? Qu’est-ce que j’ai fait ? J’ai été maintes fois pris en faute pour ceci ou pour cela, mais on m’a toujours laissé faire, on ne m’a jamais puni. Pourquoi cette fois-ci ? Et on me renvoie juste avant Pâques, je ne serai pas avec mes camarades et avec le collège pendant la plus grande fête de l’année, le collège continuera de vivre sans moi ! Et mon examen, pour lequel je m’étais donné tant de mal ! Et je ne jouerai pas Pyrrhus !

Il écrase des larmes à ses yeux.

L’ABBÉ

Calmez-vous. Ne prenez pas au tragique…

SEVRAIS

Et mon bac ? Vous me chassez à trois mois de mon bac. Une nouvelle boîte, des nouveaux professeurs, des nouveaux livres, au dernier moment ! Vous me faites rater mon bac.

L’ABBÉ

Vous êtes un brillant élève. Vous ne raterez pas votre bac.

SEVRAIS

Un brillant élève ! C’est facile à dire.

L’ABBÉ

Je vous répète que…

SEVRAIS

Il y a un tas de garçons qui ont été vus à la resserre : on ne leur a rien dit. Pourquoi est-ce moi qui paie pour les autres ? Si c'était moi qui dirigeais ce collège, je vous jure bien qu'il n'y aurait pas d'amitiés particulières. Mais vous, vous fermez les yeux, et puis, quand il vous plaît, vous les rouvrez.

L'ABBÉ

Aussi inquiétant que quiconque, nous savons cependant que vous aimez la vertu ; et je suis convaincu que vous êtes très sincère quand vous méprisez ce qu'il peut y avoir d'indiscipline dans ce collège, indiscipline dont vous étiez une des causes principales, et dont vous avez abusé à l'infini.

SEVRAIS

J'étais d'un côté de la barrière, vous de l'autre. À chacun de se défendre.

L'ABBÉ

C'est juste.

SEVRAIS

Abandonné ! Rejeté !

L'ABBÉ

Ne prenez pas au tragique une petite aventure qui, malgré tout, ne dépasse pas la taille des aventures de collège. Vous sourirez de tout cela quand vous aurez vingt ans.

SEVRAIS

Non, je n'en sourirai jamais.

L'ABBÉ

Quant à vos insultes, je n'ai rien entendu. Allons, mettons les choses au point. Et, avant tout, il y a quelque chose qu'il faut que vous sachiez, et qui

va peut-être vous étonner un peu, venant après ce que je viens de vous dire : c’est que vous partez d’ici avec l’estime de tous.

SEVRAIS

Si j’ai l’estime de tous, pourquoi me renvoie-t-on ?

L’ABBÉ

Il y a eu un fait : ne revenons pas sur ce qui a été dit à la resserre. Cette estime sera d’autant plus grande que vous partirez sans récriminations et sans amertume.

SEVRAIS

Et Souplier, au moins, on ne le renvoie pas ?

L’ABBÉ

Pour quel motif le renverrait-on ? J’ai longuement parlé de votre affaire avec M. le Supérieur hier au soir. C’est à peine s’il a été question de Souplier. Vous, vous avez été l’entraîneur, et, comme vous l’avez bien vu vous-même, le responsable. Il y a eu abus de confiance, et j’ajoute : abus de confiance sur toute la ligne, en songeant à l’usage que vous avez fait de cette clef qui vous était confiée. Lui, ce n’est qu’une bêtise de plus dans le chapelet interminable de ses bêtises. Et – je vais être franc – c’est peut-être maintenant que vous ne serez plus là que nous allons pouvoir faire quelque chose pour lui. Car la preuve est faite, et elle a été faite bien vite, mon cher ami, que, malgré votre bonne volonté, vous n’avez pas ce qu’il faut pour rendre service à cet enfant. Vous avez entrevu comme une œuvre de direction intellectuelle et morale à exercer sur lui. Mais il est trop jeune, trop faible, trop en surface, et vous trop exclusif, et logique, et personnel, – et faible aussi, il faut le dire, et pas si sûr que cela, car enfin… – pour qu’il en résulte du bien. Et puis, comment ce qui n’est pas encore formé pourrait-il former quoi que ce soit ? *Nox nocti indicat scientiam* : c’est la nuit qui enseigne à la nuit. La faute n’en est pas à vous ; elle en est à vos âges, à vos tempéraments, à vos qualités autant qu’à vos défauts. J’en pense presque autant de cette autre intention qui vous a traversé : celle de prendre la tête d’une sorte de réforme morale chez les éléments les plus brillants mais les plus remuants de votre division. Là, vous avez été trop vite, et, sans méconnaître votre zèle, je crains qu’un peu d’orgueil aussi ne vous ait

conduit. Après tout, c’est nous qui sommes ici pour mener la barque : chacun son métier. Pour en revenir à votre camarade, j’ai cru un moment que l’amitié que vous lui portiez pourrait lui être utile, j’ai souhaité de la voir durer plus que vous ne sembliez y compter vous-même, et c’est pourquoi j’acceptais d’en tolérer – oui, d’en tolérer seulement – les manifestations dans ce collège. L’ai-je cru tout de bon ? Ma foi, je n’en sais plus rien… Il y a beaucoup de choses ici auxquelles je dois donner l’impression que je crois : les séances théâtrales, le football, l’Académie… Mais enfin, si j’y ai cru, l’épreuve a montré comme je me trompais. Et dirai-je, devant les piètres résultats obtenus autant par mon action que par la vôtre, que j’ai, moi, ce qu’il faut ? Seulement, moi, je dois essayer encore. C’est mon rôle.

SEVRAIS

Vous allez l’emmener à votre maison de campagne pendant les vacances de Pâques ?

L’ABBÉ

Ah ! il vous en a parlé ! – Oui, un projet… Ce dont il a besoin, c’est d’une véritable cure, comme les neurasthéniques et les drogués. Une influence qui s’exerce seule sera toujours meilleure, quelles que soient ses faiblesses, qu’une influence doublée d’une autre influence, même si ces deux-ci s’exercent dans un sens unique. C’est pourquoi, je vous le répète, il est bon que vous disparaissiez. Seulement… Quand vous êtes venu me voir et m’avez offert de sacrifier ce qui était une partie de vos relations avec Souplier, je ne vous avais rien demandé : je n’ai eu qu’à ratifier le sacrifice qui était offert. Cette fois, le sacrifice présent, c’est moi qui vous le demande. Ce qu’il faut, c’est que vous disparaissiez totalement.

SEVRAIS

Comment cela ?

L’ABBÉ

Il ne faut plus revoir du tout Souplier.

SEVRAIS

Quoi ! quand déjà, si je restais deux jours sans le voir… Mais non, ce n’est pas cela que vous voulez dire !…

L’ABBÉ

C’est cela.

SEVRAIS

Ne plus le revoir… Pas même en dehors du collège ?

L’ABBÉ

Non.

SEVRAIS

Ah ! non, ça, c’est trop injuste ! En dehors du collège, j’ai le droit de faire ce que je veux.

L’ABBÉ

Un mot de nous à ses parents et à votre mère aurait raison de ce droit.

SEVRAIS

Vous m’avez mis où j’en suis, et vous me menacez encore !

L’ABBÉ

Si vous restez dignes l’un de l’autre, ne vous interdisez pas l’avenir. Pour vous deux s’ouvrira une vie nouvelle…

SEVRAIS

Toujours des vies nouvelles !

L’ABBÉ

Mais l’avenir auquel je pense ne doit pas être un avenir proche. Il ne faut plus revoir Souplier jusqu’à ce qu’il soit un homme, quelque chose de constitué, et non cette petite chose vague et molle qui résiste sans résister.

SEVRAIS

C’est un tel déchirement…

L’ABBÉ

Soyez beau joueur.

SEVRAIS

Beau joueur ! Est-ce qu’il s’agit d’un jeu ?

L’ABBÉ

Non, mais ce mot de « déchirement » appelle qu’on en rabatte. Souvenez-vous de la parole de Talleyrand : « Tout ce qui est excessif est sans portée. »

SEVRAIS

Oui, j’avais oublié, la litote…

L’ABBÉ

Vous avez de la générosité. C’est, de nos jours, ce qu’il y a de plus rare dans cette nation. – Donc, c’est promis ? Avouez-le, la générosité vous attire.

SEVRAIS

Hélas !

L’ABBÉ

Je vous parle un langage qu’on ne vous parle jamais en vain.

SEVRAIS

Je vois que vous avez commencé de me connaître.

L’ABBÉ

Votre famille d’âmes nous est bien connue.

SEVRAIS, d’une toute petite voix.

C’est promis.

L’ABBÉ

Vous êtes courageux. – Je ne pense pas qu’il cherche à provoquer une rencontre. Si cependant il s’y laissait aller, par bravade, vous éviteriez cette rencontre ?

SEVRAIS

Le repousser ? Ah ! Dieu ! non, ce n’est pas possible.

L’ABBÉ

Et pourtant, il le faut.

SEVRAIS

Alors… oui.

L’ABBÉ

Donnez-moi votre main. (*Sevrais laisse prendre sa main.*) Les jeunes ont une faculté de renoncement qui est émouvante…

SEVRAIS

Vous trouvez, avouez-le, que j’ai renoncé trop vite, et je m’en diminue à vos yeux. Mais non, c’est le contraire : je l’aime assez pour renoncer à lui. Si je ne l’aimais pas tant, tout aurait été plus facile.

L’ABBÉ

Vous n’êtes pas le premier être que je fasse souffrir. Sur cette chaise où vous êtes, j’en ai vu, des élèves, et des mères, et des pères même, avec vos larmes et votre gorge serrée ! Croyez qu’en vous traitant ainsi je n’obéis à rien qui puisse sentir la jalousie ou la rancune. Je ne vous en ai jamais voulu, et, si je vous en avais voulu, maintenant j’aurais cessé de vous en vouloir. Maintenant je ne connais plus que cette région riche et triste, où nous nous comprenons tous deux à demi-mot. Et, en définitive, le présent peut nous forcer à voir certains aspects malheureux de cette affaire, mais l’avenir glorifiera l’esprit dont elle fut animée. Je vous demande de croire qu’en tout ceci je n’ai cherché que le bien de cet enfant. Votre sacrifice sera peut-être le plus solide service que vous lui ayez rendu. Je suis sûr qu’il vous en saura gré. – J’ai une dernière chose à vous dire. Hier, à la resserre, vous m’avez donné une explication à laquelle sur le moment je n’ai pas cru. Excusez-moi, je suis prêtre, c’est-à-dire que je suis comme les médecins et comme les avocats : je ne crois jamais qu’on me dit toute la vérité. À présent, j’y crois, et je vous le dis.

SEVRAIS

Avant-hier, dans cette pièce, quand vous nous avez laissés ensemble et que je lui ai parlé de notre nouvelle ligne de conduite, il m'a dit : « Puisque tu crois que c'est le mieux »… À mon tour, c'est tout ce que je peux vous dire : si vous croyez que c'est ce qui est le mieux…

L'ABBÉ

C'est ce qui est le mieux, ou plutôt, soyons modestes, c'est ce qui est le moins mal.

SEVRAIS

Je souhaite qu'on puisse dire qu'il est devenu meilleur depuis que je l'ai quitté. – Vous lui avez annoncé que vous nous demandiez une rupture totale ?

L'ABBÉ

Oui. Il l'a acceptée avec le minimum de contrariété nécessaire. Il n'a pas votre ardeur. Mais il a senti la peine que cela vous ferait. Je la lui ai expliquée.

SEVRAIS

Vraiment ? La lui expliquer : a-t-il fallu cela ? Pourtant, hier, quand je suis sorti de la resserre, comme il m'a tristement tendu la main ! Comme son petit visage était défait dans l'ombre ! Est-ce que je ne peux pas le revoir une dernière fois, pour lui dire adieu ? Ici, par exemple…

L'ABBÉ

J'ai peur que ce ne soit un peu mélodramatique pour une chose…

SEVRAIS

… si simple, n'est-ce pas ?

L'ABBÉ

Oui, si simple.

SEVRAIS, soudain très brusque.

C'est très bien.

Il se lève et va vers la porte. À ce moment, on frappe. Entre M. Habert, des livres, des dictionnaires plein les bras.

SCÈNE IV

L’ABBÉ, SEVRAIS, M. HABERT

M. HABERT

Voici vos livres, Sevrais. Je vous ai apporté aussi votre manteau.

Sevrais prend les livres, en laisse tomber. M. Habert les ramasse et les lui rend. De nouveau Sevrais laisse tomber un dictionnaire.

M. HABERT

Voulez-vous que je vous en porte une partie jusqu’au hall d’entrée ?

SEVRAIS, *vivement.*

Oh ! non, je vous remercie.

M. HABERT

Je vous rappelle que vous êtes attendu demain à neuf heures par M. le Supérieur. C’est l’heure de la classe. Ainsi vous ne risquerez pas de rencontrer de vos camarades.

On frappe, et on entrouvre la porte. L’abbé de Pradts, qui voit le visiteur (invisible au public), dit :

Monsieur Prial, je vais vous voir un instant.

Et s’avance vers lui. Il parlera quelques instants à M. Prial sur le pas de la porte.

SCÈNE V

SEVRAIS, M. HABERT, toute la scène mezzo voce.

M. HABERT

Est-ce que vous voyez maintenant qu'on vous a tendu un piège ?

SEVRAIS

Comment cela ?

M. HABERT

On a fait ce qu'il fallait pour que vous vous enferriez. Cela a un nom : vous ne savez pas ce que c'est qu'un agent provocateur ?

SEVRAIS

Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

M. HABERT

M. de Pradts a voulu vous écarter.

SEVRAIS

C'était assez naturel : je gênais son influence sur un élève dont il s'occupe particulièrement. D'autre part, en donnant un rendez-vous à la resserre, j'ai commis une faute contre la discipline, pour laquelle il est normal que je sois renvoyé.

M. HABERT, s'inclinant avec raillerie.

La raison d'État !

Rentrée de l'abbé. Dans le même mouvement, Sevrais sort, sans un mot de plus.

SCÈNE VI

L’ABBÉ, M. HABERT

M. HABERT

Eh bien ! ils ont vite abusé, monsieur l’abbé.

L’ABBÉ

C’était à craindre : les enfants abusent toujours. Je dois dire que je viens de trouver Sevrais très compréhensif. Je redoutais un éclat. Comme il est agréable de se trouver devant quelqu’un d’intelligent ! Alors les choses s’arrangent toujours. Et surtout d’intelligent à seize ans. Vous pourrez dire à ses camarades – parce que cela va faire jaser beaucoup – qu’il est parti réconcilié.

M. HABERT

Oui, fidèle comme il n’est pas permis de l’être. Seulement, réconcilié ou non, il est parti.

L’ABBÉ

Ah ! cela, que voulez-vous ! Nous avons un fait.

M. HABERT, *à mi-voix*.

Dieu soit loué !

L’ABBÉ

Du moins est-il parti bien marqué du sceau de la Maison.

M. HABERT

Vous avez décapité le collège.

L’ABBÉ

Ce sont les plus généreux et les plus doués de chaque classe qui donnent dans les amitiés trop sensibles. Ce fait est le même dans toutes nos

Maisons ; je n’y puis rien.

M. HABERT

Dommage quand même que ce soit lui, alors qu’il y en a d’autres… un Menvielle, par exemple…

L’ABBÉ

Vous savez bien que le père de Menvielle est membre de notre conseil d’administration.

On frappe. Entre le Supérieur.

M. HABERT

Monsieur le Supérieur…

SCÈNE VII

L’ABBÉ, LE SUPÉRIEUR

LE SUPÉRIEUR

Je viens de croiser ce malheureux garçon, et dans un moment assez curieux. Il était tellement embarrassé de ses livres qu’il les avait posés, le temps de se reprendre, sur un des bancs du hall. Soudain, le petit Thévenot – vous le connaissez ? c’est un cinquième – est passé, et, au passage, lui a saisi et serré la main, avec un « Bonjour, Sevrais », sans s’arrêter, et a disparu. Sevrais ne connaissait sûrement pas Thévenot ; cela se voyait à son visage ; il a eu l’air surpris. Ainsi il a quitté à jamais cette Maison, bousculé par nous, sans un adieu ni à son ami, ni à ses camarades, ni à ses maîtres. Mais il y a ce petit inconnu qui lui a serré la main furtivement, sans raison apparente, sinon peut-être pour que cette sombre rupture ait été éclairée, malgré tout, d’une lueur de gentillesse humaine. Le bon Dieu inspire souvent les plus jeunes, cela est bien connu, et c’est à se demander si cet innocent n’a pas été l’instrument d’une charité ou d’une justice supérieure… Où la rencontreront-ils, plus tard, la justice ? Que du moins ils puissent dire qu’ils l’ont rencontrée une fois : au collège, dans les âmes de leurs prêtres. Mais voici l’un d’eux qui aura du mal, je le crains, à penser cela. – Allons, toute cette affaire est bien douloureuse. Pauvres enfants, nous aussi nous les ballottons, nous les tiraillons de-ci de-là… Nous aussi nous les troublons, pauvres enfants, au fond si désarmés devant nous.

L’ABBÉ

Si désarmés !…

LE SUPÉRIEUR

Oui, je répète : si désarmés. Vous dites souvent qu'ils abusent. Mais nous, est-ce que nous ne vivons pas avec eux dans un continuel abus de pouvoir ?

L'ABBÉ

Pas du tout… Et quant au trouble que nous leur causerions, eh bien ! ils s'entendent à nous le rendre. C'est l'abbé de Saint-Cyran qui disait que la direction des adolescents est « une tempête de l'esprit ».

Le Supérieur fait un geste comme pour s'asseoir sur la chaise voisine du bureau de l'abbé. L'abbé lui désigne son fauteuil de bureau. Le Supérieur s'y assoit, et l'abbé s'assoit sur la chaise où se sont trouvés successivement, devant lui, Souplier et Sevrais.

LE SUPÉRIEUR

Sevrais venait de chez vous, je pense ? Comment a-t-il soutenu ce coup ?

L'ABBÉ

Avec une détresse froide qui m'a plu assez. Je le voyais aspiré par la générosité comme par un abîme, – par cette passion qui nous vient si souvent, d'agir contre nous-même…

LE SUPÉRIEUR

Des larmes ?

L'ABBÉ

Vite dominées.

LE SUPÉRIEUR

Trop vite ! Nous savons que vous aimez les pleurs des gosses. Que vous aimez les pleurs des mères, comme il y en a qui aiment les pleurs des amantes. Nous savons que vous êtes passé maître dans l'art d'envenimer les choses. « Levez-vous, orages désirés ! »

L'ABBÉ

Notre but est de donner des sentiments délicats à des jeunes gens de l'enseignement secondaire. Cela ne va pas sans d'assez nobles conflits, qui sont, tout compte fait, ce qu'il y a de plus important dans cette Maison. La terre a été remuée, bouleversée ; elle en sera féconde. Que Sevrais ait aimé Souplier, qu'on le lui ait arraché, qu'il ait eu ce choc avec moi, qu'il ait été mis à la porte, tout cela est excellent pour sa formation. C'est en souffrant de nous, et nous faisant souffrir, qu'il a senti qui nous sommes. Et c'est cela qui comptera dans ce que lui aura apporté ce collège, et non les quelques notions inutiles qu'ont pu lui fourrer dans la tête ses professeurs, notions dont les trois quarts seront d'ailleurs oubliées quinze jours après son bachot.

LE SUPÉRIEUR

Cela aurait compté aussi, pour lui, si on avait fait de lui un chrétien.

L'ABBÉ

Même ce qui, chez nous, peut sembler être sur un plan assez bas est encore mille fois au-dessus de ce qui se passe au dehors. Ce qui se passe chez nous bientôt n'existera plus nulle part, et déjà n'existe plus que dans quelques lieux privilégiés. Allez, c'est nous qui avons la clef du royaume, où les autres n'entreront jamais.

LE SUPÉRIEUR

Il y aurait beaucoup à dire… – Enfin, maintenant que Sevrais a cessé de vous porter ombrage, vous ne niez plus ses mérites. J'ai vu Souplier hier soir après notre entretien. Il m'a dit que c'était lui et non Sevrais qui, à la resserre, avait fermé la porte à clef, que Sevrais l'en dissuadait, et le traitait d'idiot, puisqu'ils ne faisaient rien de mal. Pourtant, quand vous avez accusé Sevrais de s'être enfermé, il ne l'a pas nié ?

L'ABBÉ

Non.

LE SUPÉRIEUR

C'est cela, il a voulu sauver le petit… – Il est lamentable que j'aie dû sacrifier ce garçon à cause de votre conduite par deux fois indiscrète. Vous avez donné à tout cela une allure dramatique qu'on devait éviter.

L’ABBÉ

J’ai créé des circonstances. N’est-ce pas notre règle ?

LE SUPÉRIEUR

Vous vous y êtes laissé gagner à la main par vous-même. Au début, vous pouviez leur parler à chacun dans le privé ; vous pouviez m’en parler à moi. Mais vous avez cédé à la colère, et avez fait un éclat public, parce qu’on vous prenait Souplier. Vous avez oublié que nos élèves ont droit à leur réputation. Avec l’histoire de la resserre, que l’on pouvait étouffer, vous avez fait un second éclat, après lequel il m’était impossible d’éviter le renvoi de Sevrais. Du moins j’aurais souhaité que l’on répandît que c’était sa mère qui le retirait du collège aux vacances de Pâques. Et c’est encore vous qui avez insisté pour que le renvoi fût rendu public…

L’ABBÉ

Ce renvoi n’avait de sens que s’il était public, et même un peu spectaculaire. Il fallait un exemple.

LE SUPÉRIEUR

Vous voulez dire, n’est-ce pas, qu’il y a des duretés qui sont bonnes ?

L’ABBÉ

On doit parfois tailler dans le vif d’une âme pour sauver cette âme, comme le chirurgien taille dans le corps pour le sauver. Vous-même, en décidant le départ immédiat de Sevrais, vous avez agi avec une rigueur que je n’avais pas prévue.

LE SUPÉRIEUR

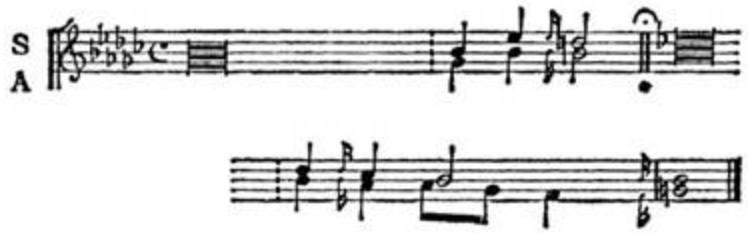
Le renvoi étant décidé, j’ai agi ainsi pour couper court aux plaintes et aux commentaires de Sevrais à ses camarades.

L’ABBÉ

Croyez bien que je vous approuve, monsieur le Supérieur.

Depuis cette réplique jusqu’à la fin, on entend la maîtrise qui, dans la pièce voisine, répète, tantôt en faux-bourdon, tantôt en voix seule d’enfant (soprano), le Qui Lazarum resuscitasti. Il y a, bien entendu, des pauses.

Notamment revient, sans cesse repris, de façon obsédante, en voix seule d'enfant, le leitmotiv suivant :



Dès que les chants se sont élevés, l'abbé de Pradts a dressé le buste, a écouté un instant, puis a dit :

L'ABBÉ

Souplier n'est pas à la maîtrise ?

LE SUPÉRIEUR

Comment le savez-vous ?

L'ABBÉ

Je ne distingue pas sa voix dans le chœur des autres voix… – Qu'y a-t-il ? Est-ce qu'il est malade ? Est-ce qu'il est puni ? Vous ne l'avez pas fait exclure de la schola, je pense, à cause de cette histoire d'hier ? (*Avec saisissement, sur un autre ton.*) Mais non, ce n'est pas possible…

LE SUPÉRIEUR

Si.

L'ABBÉ

Quoi ?

LE SUPÉRIEUR

Souplier n'est plus des nôtres.

L'ABBÉ

Quoi ? Mais hier soir, quand nous avons parlé…

LE SUPÉRIEUR

J'ai pris cette décision ce matin.

L'ABBÉ

Monsieur le Supérieur, vous ne ferez pas cela !

LE SUPÉRIEUR

La lettre pour ses parents a été portée à deux heures. L'expérience Souplier a assez duré.

L'ABBÉ

Mais elle n'a pas encore débuté ! Écoutez-moi. J'ai cru que nous avions intérêt à nous servir de Sevrais, qui avait de l'influence sur lui. Il était tentant aussi de donner la tâche la plus délicate à celui-là précisément qui nous inquiétait. J'espérais qu'en lui confiant Souplier il se sentirait lié, comme vous avez pensé sans doute que nous l'enchaînerions en le faisant élire de l'Académie.

LE SUPÉRIEUR

Vous étiez aussi content de trouver quelqu'un à qui vous pouviez parler tout à votre aise de Souplier. Déjà, avec moi, à tout propos, hors de propos, son nom vous sortait de la bouche…

L'ABBÉ

Fallait-il mentir encore ? Dissimuler encore ? Eh bien oui ! son nom fusait de mon cœur à ma bouche. Toute mon âme…

Il s'arrête.

LE SUPÉRIEUR

« Toute votre âme… » ?

L'ABBÉ

Je ne sais plus la phrase que j'avais commencée.

LE SUPÉRIEUR

Vous la savez fort bien.

L'ABBÉ

En tout cas, je vous ferai remarquer, monsieur le Supérieur, que ce n'était jamais moi qui prononçais son nom le premier.

LE SUPÉRIEUR

Ainsi vous vous appliquiez à ne pas le prononcer le premier ! Voilà qui en dit long !

L'ABBÉ, coupant court.

Mais maintenant nous voyons ce qui est résulté de la collaboration de Sevrais. Au rebours de ce que j'ai cru un moment, non seulement Sevrais ne pouvait rien, mais nous ne pouvions rien tant que Sevrais était là. Sans le vouloir, il défaisait de son côté tout le peu que je faisais du mien. Et nous abandonnerions ce petit être à l'instant même où, pour la première fois, les conditions deviennent telles que nous avons quelque chance de le sauver !

LE SUPÉRIEUR

N'insistez pas, mon cher ami. Vous m'avez donné déjà vos raisons. Les deux fois où j'ai été sur le point de renvoyer Souplier. Et aussi lorsque, pour décider ses parents à le mettre interne, vous m'avez arraché un rabais sur le prix de sa pension : tant vous teniez à l'avoir sous votre coupe !

L'ABBÉ

Sous ma coupe ? Sous la coupe du collège, il me semble. Mais peu importe. J'insiste parce que les conditions ont entièrement changé. Mes raisons sont nouvelles parce que la situation est nouvelle.

LE SUPÉRIEUR

Je vous demande derechef de ne pas insister.

L'ABBÉ

Si ! si ! J'insiste ! Mettons que je demande seulement qu'on sursoie d'un mois à son renvoi. Un mois de Souplier sans Sevrais, on verra bien ! Si on me refuse cela, monsieur le Supérieur, c'est contre moi qu'on le fera. Je demande qu'on me donne toute ma chance. « Frappez, et l'on vous ouvrira. » Je frappe, je frappe, et vous allez m'ouvrir. Oui, j'ai ramené dix fois à la surface ce gamin, quand il allait s'engloutir, et maintenant que la rive est toute proche, il faudrait que je le lâche ! Que je le lâche alors que tout est possible encore ! « L'expérience Souplier a assez duré. » Mais que connaissez-vous de lui ? Combien de temps lui avez-vous consacré ? Lui avez-vous donné trois fois dix minutes, depuis un an qu'il est avec nous ?

LE SUPÉRIEUR

Je vous en prie ! Nous avons ici neuf cents enfants.

L'ABBÉ

Moi, quand il serait en enfer, il y aurait encore quelque chose de moi qui lui ferait confiance désespérément. Je crois à l'être humain, vous entendez ? je crois à l'être humain ! Et le mot de l'Évangile sur la flamme qui est presque morte et que cependant il est défendu d'éteindre, à qui l'appliquer sinon à lui ? Pour sauver un enfant, il suffit quelquefois d'un homme intelligent à son côté. C'est une condition qui est rarement obtenue ; aussi, quand elle l'est, il ne faut pas laisser passer ça. Le péché d'abandon des âmes… J'ai péché contre tous bien des fois dans ma vie, mais je ne pécherai pas contre celui-là. Monsieur le Supérieur, pourquoi le cacher ? je reconnais simplement, et, s'il le faut, humblement, que le renvoi de cet enfant serait la plus grande douleur de ma vie sacerdotale.

LE SUPÉRIEUR

Monsieur de Pradts, je vous souhaite d'avoir d'autres douleurs que celle-là dans votre vie sacerdotale. Croyez-moi, vous en dites trop. Votre ardeur est trop forte : elle ne peut pas être bonne. Cette sollicitude dévorante… À force de vous voir vous accrocher, je comprends qu'il est nécessaire que je vous demande un autre sacrifice. À la veille de la Semaine Sainte, faut-il vous rappeler la fécondité d'un amour qui s'immole ? Je vous demande de renoncer tout à fait à votre apostolat auprès de ce garçon, au cas où vous envisageriez de le poursuivre après son départ du collège.

L'ABBÉ

En quoi ai-je mal agi ? Est-ce une punition ?

LE SUPÉRIEUR

C'est une précaution.

L'ABBÉ

Une précaution ! S'être si sévèrement et continuellement surveillé… N'avoir jamais provoqué chez lui un élan d'abandon ; jamais eu un mot ou un geste un peu trop affectueux ; pas une fois ne lui avoir dit *tu*, même au fort de ses détresses et de ses larmes… – Si, une fois.

LE SUPÉRIEUR

Vous l’avez tutoyé, une fois ?

L’ABBÉ

Je dormais. Je lui ai dit *tu* en rêve…

LE SUPÉRIEUR

Il y a en vous un feu, mais ce n’est pas celui dont parle saint Bernard, c’est un feu qui brûle et qui n’éclaire pas.

L’ABBÉ

Ô mon Dieu ! ne l’ai-je donc jamais éclairé ?

LE SUPÉRIEUR

Enfin ! Voici enfin ce nom de Dieu qui jamais ne venait à votre bouche.

L’ABBÉ

Mais non, vous n’allez pas me l’enlever quand il est encore en vie ! Il n’y a que la mort qui ait le droit de vous enlever ce qu’on aime ainsi.

LE SUPÉRIEUR

Vous me jugez dur, inhumain, comme sans doute m’a jugé Sevrais. Cela est sans importance. Ce qui importe, c’est que chacun ici fasse son devoir. C’est que vous aussi vous fassiez le vôtre, et vous le ferez.

L’ABBÉ

Mon devoir s’arrête aux portes de cette maison. De quel droit m’interdire le bien que je peux faire en dehors d’elle ? Quel est ce mal de moi dont il faut avec tant de force qu’on le garde ?

LE SUPÉRIEUR

Vous n’avez fait attention à lui qu’en juin dernier, quand il a eu sa première histoire. Vous avez commencé à l’aimer quand il a commencé à pécher.

L’ABBÉ

J’ai commencé à l’aimer quand je l’ai vu en péril. Que voulez-vous dire d’autre ?

LE SUPÉRIEUR

Votre honnêteté n’est pas en question, mais votre solidité. Si je ne puis avoir de votre bouche l’assurance que vous ne le reverrez pas, demain, quand ses parents viendront, je leur dirai qu’en quittant le collège il doit rompre non seulement avec tous ses camarades, mais avec tous ses maîtres, et je vous nommerai. S’il le faut, je le ferai envoyer dans un collège de province. Je serai là-dessus inflexible. Évitez-moi cela. – Mais croyez en même temps, mon cher ami, que je ressens cruellement cette peine que je vous fais, et que je demande à Dieu de la bénir.

L’ABBÉ

Vous avez brisé, pour un malentendu, ce qu’il y avait de meilleur en moi : comment n’en aurais-je pas de la peine ? Que m’importe maintenant ce qui me reste : les rites, la pédagogie, ce que je peux mettre d’amour-propre ou de petite ambition dans la voie que j’ai choisie ? Il n’y a qu’une chose qui compte en ce monde : l’affection qu’on a pour un être ; pas celle qu’il vous porte, celle qu’on a. Avoir une affection, c’est cela qui donne le plus l’idée de ce que doit être le ciel. J’en avais une pour cet enfant. Vous l’avez ruinée et en quelque sorte déshonorée, elle qui était si propre. Je devrais pouvoir vous le pardonner, parce que je sais que vous avez cru bien faire… Mais non, je ne peux pas.

LE SUPÉRIEUR

Vous me le pardonnerez un jour, tout juste comme je vous pardonne ce que vous venez de dire contre moi.

L’ABBÉ, avec un rapide regard à sa soutane.

Et qui donc aimerais-je ? Qui donc puis-je aimer ? Et lui, qui l’aimera ? Que va-t-il devenir désormais ? Vous le saviez bien, pourtant, que c’était un pauvre gosse. Que, ses parents, ce n’est rien, ou c’est pis que rien. Il est perdu, et je le perds.

LE SUPÉRIEUR

Votre opinion sur ses parents, vous ne la lui avez pas dite, je pense ?

L’ABBÉ

N… non.

LE SUPÉRIEUR

Il ne faut jamais pousser un enfant contre ses parents. La partie nous est trop belle.

L'ABBÉ

Oui, mais les siens !… Au moral, n'en parlons pas. Au matériel… Pendant un an, j'ai été son père et sa mère. Lorsqu'il est arrivé ici avec un trousseau où il y avait des chaussettes trouées et des chemises décousues, qui s'est occupé de les faire repriser ? Qui lui donnait parfois quelques sous pour s'acheter du savon ou un peigne, quand ses parents n'y avaient pas pensé ? Auprès de lui il y avait moi, – et Sevrais. On lui retire l'un et l'autre. Sevrais est le seul qui l'ait compris, dans cette Maison où depuis un an je n'entends dire de lui que du mal. Ne jamais donner à un enfant l'impression qu'il est classé définitivement comme un mauvais élève, un paria… Ahuri de punitions par tous les professeurs, poussé par eux au désespoir – et moi aussi, quelquefois, j'ai dû le punir à l'excès, pour bien montrer à tous que je ne le favorisais pas, – j'ai jugé qu'il était chrétien, et politique aussi, du point de vue de notre Maison, de lui offrir un refuge. C'est parce qu'il était le plus accablé d'entre nos enfants que je l'ai accueilli – oui, je n'ai pas honte de le dire – comme je n'en ai accueilli aucun autre. J'ai l'Évangile pour moi, il me semble. Et la charité pure et simple.

LE SUPÉRIEUR

Laissons l'Évangile et la charité, qui ont peu à faire ici, et constatons seulement que, sur cette pente, il en est arrivé à vous distraire des autres, des meilleurs mêmes…

L'ABBÉ

M'en distraire ? C'est lui qui m'a permis de les supporter. Ceux que je gouvernais ici, ceux que je gouvernerai dans l'avenir, tous, soutenus par lui.

LE SUPÉRIEUR

Voilà des paroles qui ne sont pas d'un éducateur, et qui ne sont pas même d'un prêtre. Je ne sais s'il est possible de réussir une éducation hors des cas extraordinaires, tant la famille met d'obstacles, pour l'ordinaire, autour de l'enfant le mieux disposé. Mais ce dont Souplier a besoin, lui,

c’est de surnaturel authentique. Il faut reconnaître que vous n’étiez pas en mesure de lui en apporter.

L’ABBÉ

Si ma religion prête à redire – et c’est la seconde fois que vous me le faites comprendre, – comment suis-je préfet ici ? Comment ne m’a-t-on pas averti davantage ?

LE SUPÉRIEUR

Une heure viendra où je ne vous cacherai plus les tourments que vous me causez. – Du moins, lui parliez-vous un peu de Dieu ? Je me le demande.

L’ABBÉ

Mettons que j’aurais pu lui en parler plus souvent. Si je ne l’ai pas fait, c’est parce qu’il n’est pas destiné à avoir plus tard la foi.

LE SUPÉRIEUR

Et Sevrais, croyez-vous que lui, plus tard… ?

L’ABBÉ

Non, Sevrais non plus. Mais nous avons mêlé la religion à leurs passions. Ils se souviendront toujours de leurs passions, et la religion restera avec elles ; du moins une odeur de religion.

LE SUPÉRIEUR

Une odeur ! Comme vous en prenez votre parti ! Mon Dieu ! est-il possible que je dirige une Maison où la foi ne soit pas le fondement de tout ce qu’on fait ?

L’ABBÉ

L’incroyance y est partout. Vous êtes dupe de la façade.

LE SUPÉRIEUR

Taisez-vous ! Que dois-je faire ? (*La voix du soliste s’élève.*) Mais non. Est-ce qu’on chante comme cela, quand on ne croit pas ? Leurs voix les révèlent.

L’ABBÉ

C’est Lartigue qui chante. Et celui-là, justement, parlons-en ! Voulez-vous que je vous apprenne tout ce que je sais sur lui ? Ah ! ah ! les beautés de transparence et les voix séraphiques ! Plus ils chantent de façon bouleversante, plus leur esprit est corrompu et leur vie privée impossible.

LE SUPÉRIEUR

Ce n’est pas vrai ! Vous inventez, vous dites n’importe quoi, vous ne pensez pas ce que vous dites.

L’ABBÉ

L’incroyance non seulement chez les élèves, mais chez les professeurs.

LE SUPÉRIEUR

Arrêtez ! Je ne sais ce qui vous pousse… Ou plutôt je le sais : moi aussi, n’est-ce pas, il faut que j’aie ma plaie ? Finissons-en, monsieur de Pradts. Une dernière fois, acceptez-vous le sacrifice que je juge nécessaire pour vous ?

L’ABBÉ

Toujours le sacrifice ! Toujours croire qu’il n’y a générosité que là où il y a sacrifice ! Nous avons été élevés là-dedans, nous y élevons les autres. Et pourtant, si d’aventure…

LE SUPÉRIEUR

Je vous interdis de continuer. Votre ministère vous oblige à demander bien des sacrifices. Vous devriez tenir pour une grâce d’être forcé d’en faire un à votre tour. Et d’ailleurs, si vous ne concevez pas le sacerdoce comme un absolu et perpétuel sacrifice, vous vous êtes trompé en venant parmi nous. Allons, je vous ai posé une question : répondez-y.

L’ABBÉ

J’accepte ce sacrifice. Mais qu’est-ce que cela prouve, qu’on accepte ?

LE SUPÉRIEUR

Peu de chose, en effet, si l’on n’accepte pas avec une totale adhésion.

L’ABBÉ

J’accepte, que vous faut-il de plus ? Je ne reverrai jamais Serge Souplier, que vous faut-il de plus ? Que me demandez-vous encore ? Oui, je devine, vous allez me demander de ne pas le revoir, même une dernière fois. Ce serait « trop mélodramatique », n’est-ce pas ?

LE SUPÉRIEUR, consultant sa montre.

Comme Sevrais, et pour les mêmes raisons, Souplier vient de quitter le collège.

L’ABBÉ

Pendant que vous me reteniez ici à me parler ! Et comment a-t-il pris cela ? Que vous a-t-il dit ?

LE SUPÉRIEUR

Il m’a dit : « Je pense qu’ici non plus on ne me regrettera pas. J’ai laissé un très mauvais souvenir partout où je suis passé. » Je lui ai répondu : « Vous nous laissez un souvenir brûlant. Un mauvais souvenir et un souvenir brûlant, ce n’est pas tout à fait la même chose. » Vous, le souvenir qui vous reste est celui d’un épisode de votre vie que vous pouvez considérer sans gêne. Par son immolation, vous l’avez entièrement purifié.

L’ABBÉ

Non, non, pas de souvenir ! J’avais des photos de lui… (*Il prend dans un tiroir des photos, les déchire, les jette à la corbeille.*) Autant de perdu pour la souffrance. Je veux que ce garçon n’existe plus pour moi. Oui, je vous en prie, je vous en conjure, faites-le envoyer dans un collège de province. Que je ne risque jamais de le rencontrer au coin d’une rue.

LE SUPÉRIEUR

Je vois donc à fond ce qu’est un attachement où Dieu n’est pas. C’est affreux.

L’ABBÉ

Non, ce qui est affreux, selon vous, c’est qu’on refuse de souffrir. Ah ! je sais ce qui vous manque. Vous avez du respect pour la pauvreté. Il vous arrive – parce que vous êtes très pur – d’avoir du respect pour le péché. Mais vous n’avez pas de respect pour la faiblesse humaine.

LE SUPÉRIEUR

Je célébrerai demain la première messe à l'intention de votre faiblesse particulière. Quelle sera la prière qui se formera en moi, dans la solitude de l'autel ? Je ne le sais encore, mais je crois, mais je suis sûr que Dieu me dictera celle même qu'Il aura souhaité d'entendre. Dimanche, au prône, je demanderai à nos enfants de prier pour leurs camarades dont nous avons dû nous séparer. Si je le pouvais, je leur demanderais de prier aussi pour vous. Je le demanderais surtout à Sevrais. (*Geste de l'abbé.*) Oh ! n'ayez crainte, je ne le ferai pas. Personne ici, ni élèves, ni maîtres, ne doit soupçonner qu'il y a eu entre nous un dissentiment dans une affaire aussi lourde. Et je devrais demander à nos enfants de prier aussi pour moi : n'ai-je pas à me reprocher de ne vous avoir jamais mis en garde contre cette richesse de votre nature, qui vous a porté à une préférence si véhémente ? Quant à vous, je vous conseille de fixer votre méditation de ce soir sur ce verset de l'Ecclésiaste : « Malheur à la ville dont le prince est un enfant ! » Je pense qu'aux vacances de cet été une retraite vous sera salutaire : nous en parlerons. – Souvent, ces semaines dernières, quand je veillais un peu tard, dans le grand silence du Carême, je voyais votre fenêtre allumée elle aussi ; elle était la dernière allumée, avec la mienne, au-dessus du collège endormi. À quoi, à qui pensiez-vous alors ? Il me semble que je le sais à présent. Et moi, à cette heure-là, c'est à vous que je pensais : nous pensions, vous et moi, à ce qui nous paraissait le plus en danger. Seulement, moi, je priais pour vous, d'une prière dont je ne suis pas sûr que vous l'ayez jamais priée pour ce petit.

L'ABBÉ

Je priais à ma façon : la tendresse elle aussi est une prière. Mais vous, avez-vous prié, fût-ce une seule fois, pour lui ?

LE SUPÉRIEUR

Je n'ai pas, monsieur de Pradts, à rendre compte de mes prières. Et cependant… maintenant que vous êtes en règle avec Dieu, avec chacun de nous, et avec vous-même, le temps est peut-être venu que je vous dise un mot de moi. J'ai eu moi aussi, au début de mon sacerdoce, un dévouement trop exigeant, pour une âme trop frêle, que j'ai fatiguée. On m'ordonna de

la confier à d'autres ; cela me parut très dur ; je le fis. Sept ans après, le vieux confesseur qui l'avait reçue étant mort, cette âme trouva tout simple de venir me demander conseil. Les risques avaient disparu ; je l'accueillis. – Vous retrouverez un jour Serge Souplier.

L'ABBÉ

Il sera trop tard.

LE SUPÉRIEUR

« Trop tard » : que voulez-vous dire ? Et n'aurai-je donc connu de vous que des mouvements qui ne sont pas chrétiens ? « Trop tard » ! Qu'avez-vous donc aimé ? Vous avez aimé une âme, cela est hors de doute, mais ne l'avez-vous aimée qu'à cause de son enveloppe charnelle qui avait de la gentillesse et de la grâce ? Et le savez-vous ? Et est-ce cela que vous avouez ? Et était-ce cela, votre amour ? Alors, assez parlé de lui ; ç'a été une espèce de rêve sans sérieux et sans importance ; bien plus encore que je ne le pensais, comme j'ai eu raison de vous en arracher ! Il y a un autre amour, monsieur de Pradts, même pour la créature. Quand il atteint un certain degré dans l'absolu, par l'intensité, la pérennité et l'oubli de soi, il est si proche de l'amour de Dieu qu'on dirait alors que la créature n'a été conçue qu'en vue de nous faire déboucher sur le Créateur ; je sais pourquoi je peux dire cela. Un tel amour, puissiez-vous le connaître. Et puisse-t-il vous mener, à force de s'épanouir, jusqu'à ce dernier et prodigieux Amour auprès duquel tout le reste n'est rien.

Le Supérieur se retire lentement jusqu'à la porte. L'abbé de Pradts revient vers la table, repousse vivement le prie-Dieu qui se trouve sur son passage, tombe assis sur sa chaise, la tête contre ses avant-bras qu'il a posés sur la table. On voit ses épaules secouées par les sanglots, pendant qu'une dernière fois s'élève, se suspend et retombe la voix d'enfant qui chante la phrase leitmotiv du Qui Lazarum resuscitasti. Le Supérieur est debout, immobile, contre la porte, et le regarde.

Paris, juillet-août 1951

FIN

BIBLIOGRAPHIE ET DISCOGRAPHIE

1. LA VILLE DONT LE PRINCE EST UN ENFANT. 1951. Paris. Gallimard.
2. LA VILLE… 1952. Paris. Plon. Avec une postface inédite de l'auteur, et huit planches hors-texte d'après les photographies de Marcelle d'Heilly.
3. LA VILLE… 1954. Paris. Gallimard. Dans la collection de La Pléiade.
4. LA VILLE… 1957. Paris. Gallimard. Édition entièrement refondue, avec le texte remanié, la postface mise à jour et des appendices.
5. LA VILLE… 1958. Paris. Pathé-Marconi. Trois disques microsillon. Texte intégral. Grand prix de l'Académie Charles Cros 1958.

Les éditions suivantes comportent le texte remanié.

6. LA VILLE… 1961. Paris. Pour la société de bibliophiles *Hippocrate et ses amis.* Lithos d'Édouard Mac Avoy.
7. LA VILLE… 1963. Paris. Gallimard. Collection Soleil. 4 100 exemplaires cartonnés dont 100 H.C.
8. LA VILLE… Paris. Viglino. Gravures de J. Carrance.

La Ville dont le prince est un enfant (dont le titre est inspiré d'un verset de l'Ecclésiaste : « Malheur au pays dont le roi est un enfant et dont les princes ont mangé dès le matin ») est l'une des premières œuvres de Montherlant, ébauchée dès 1912 sous le titre de *Serge Sandrier*, puis reprise et transformée pendant presque 40 ans avant d'être publiée en 1951 (version définitive : 1967). Cette pièce s'inspire de l'adolescence de Montherlant, et particulièrement de son renvoi du collège Sainte-Croix de Neuilly en 1912. Il s'y représente sous les traits d'*André Sevrais*. Le modèle de *Serge*, Philippe Giquel, deviendra un as de l'aviation durant la guerre de 1914-18, puis un militant des Croix-de-Feu. En 1971, un an avant sa mort, Montherlant écrira de Giquel qu'il fut le seul être qu'il aima de sa vie entière.

Son roman *Les Garçons*, publié en 1969, reprend et approfondit la même histoire (dans cette version, *André Sevrais* devient *Alban de Bricoule*, qui servit déjà de double à Montherlant dans *Le Songe* et *Les Bestiaires*). Montherlant avait lui-même pratiqué d'importantes coupes dans son roman. Une version intégrale paraîtra après sa mort, en 1973, avec des illustrations d'Édouard Mac Avoy.

ARTICLE SUR MONTHERLANT (hors presse)

Philippe Giquel : de Sainte-Croix de Neuilly aux Croix-de-Feu, par Christian Lançon.

Christian Lançon, né en 1957, a collaboré aux revues et journaux les plus divers (*L'Événement du jeudi*, *Zoo*, *La Revue indépendante*, *Maintenant*, *Généreux*, *Libération*, *Globe*, *Rock & Folk*, *etc.*), ainsi qu'à l'émission de Canal+, *L'œil du Cyclone*. Amateur de pamphlets, il se frotta au genre avec *Une Taupe chez Chirac* (Les Belles Lettres, 1997) et cosigna avec Dominique Lacout un hommage à un expert en la matière, *La Mise à mort de Jean-Edern Hallier* (Presses de la Renaissance, 2006).

Bans du mariage des parents de Philippe Giquel.
Nom : Giquel
Prénom : Eugène, Marie, Théodore
Adresse : 26 boulevard de Magenta
Filiation : Alexandre et de Adélaïde Rose Madiot
Conjoint : Lionnet
Pauline, Marcelle, Anne
Publication : 13 avril 1884
Arrondissement : 10e [Paris]

Qui était le prince de la fameuse Ville de Montherlant ?

Pour sûr, un personnage clé de son œuvre et de sa vie : figure majeure de sa trilogie collégienne (*La Relève du matin*, *La Ville dont le prince est un enfant*, *Les Garçons*), on le rencontre aussi, sous divers noms, dans son conte de jeunesse, *Thrasylle*, sa première pièce *L'Exil* et son premier roman, *Le Songe*. Son souvenir reviendra visiter Montherlant à l'ultime page de son dernier livre, *Mais aimons-nous ceux que nous aimons*, achevé trois semaines avant son suicide.

Il s'appelait Philippe Giquel. De deux ans et quatre mois le cadet de Montherlant, il était né en juillet 1897 d'un père fonctionnaire qui finira sa carrière comme agent central du trésor. Le père de l'écrivain, lui, mourra à cinquante ans sans dépasser le grade modeste de rédacteur. Son fils en conçut-il quelque complexe ? Dans les *Garçons*, la famille d'Alban de Bricoule vit dans l'aisance alors que celle de Serge Souplier tire le diable par la queue.

Certes, le nom de Montherlant était plus clinquant que celui de Giquel, mais, en cherchant bien, on trouve aussi une particule dans la famille du cadet : sa grand-mère maternelle était une Maucherat de Longpré, famille qui, selon l'historien de l'art David Karel, était liée aux maisons de Luynes et de Chevreuse. Ne nous en laissons pas conter : le *Grand armorial de France* (la loi et les prophètes en la matière) l'ignore résolument. En revanche, elle figure en bonne place dans *Les notables ou la seconde noblesse*, sorte de dictionnaire de la noblesse de pacotille.

Philippe Giquel entra en octobre 1909 à l'école Saint-Pierre, un cours privé de Neuilly, que Montherlant fréquentait déjà depuis deux ans. Le nouveau venu se fit tout de suite remarquer par sa tenue débraillée, la liberté de son langage et son caractère bravache. Il devint vite le voyou de l'école et la bête noire des professeurs. Dans *Les Garçons*, Alban de Bricoule, dès le premier jour, est attiré par Serge, « ce petit garçon charmant, violent et

persécuté. (…) Obscurément, Alban qui, en bon ou en mauvais, avait ce qu'on appelle « de la personnalité », se sentait complice avec ce gamin, qui, lui aussi, dans le troupeau de la pension Maucornet, apportait, à défaut d'autre chose, une personnalité. Ils étaient du même tonneau ; et tous deux avaient *illico* divisé l'école en deux camps, ceux qui les admiraient béatement, et ceux qui ne pouvaient pas les sentir.

Montherlant confiera plus tard à son ami d'enfance et biographe, Jacques-Napoléon Faure-Biguet, qu'il comprit alors « ce que c'est que d'être amoureux, amoureux fou, amoureux comme il ne l'a plus jamais été de sa vie. D'ailleurs, chasteté absolue. Pas un baiser. »

L'école Saint-Pierre ne comptait qu'une soixantaine d'élèves. On les voit tous ici réunis, avec leurs maîtres.
D'après la description qu'en fera plus tard Montherlant dans sa correspondance,
Giquel est au premier rang, le quatrième à partir de la gauche.
Le futur écrivain est au cinquième rang, le troisième à partir de la droite.

En septembre 1910, Montherlant doit rentrer en classe de première. Ses parents jugent tous deux le niveau de l'école Saint-Pierre insuffisant pour le préparer au bac mais sur le choix de sa nouvelle école, ils sont divisés. Son père veut le confier aux jésuites de Saint-Louis-de-Gonzague. Sa mère et sa grand-mère, qui descendent du publiciste légitimiste Henry de Riancey, grand pourfendeur de la Compagnie de Jésus, tiennent pour Sainte-Croix de

Neuilly. Montherlant a une bonne raison pour se rallier à leur choix : il a appris que c'est là que doit rentrer Giquel. Pour emporter la décision, il a recours aux grands moyens : opéré de l'appendicite durant l'été 1910, il empêche la cicatrisation de sa plaie en ôtant les agrafes de métal qui la ferment. Il ne guérira pas, affirme-t-il, s'il ne va pas à Sainte-Croix. Son père finit par céder, mais lui impose un directeur de conscience jésuite.

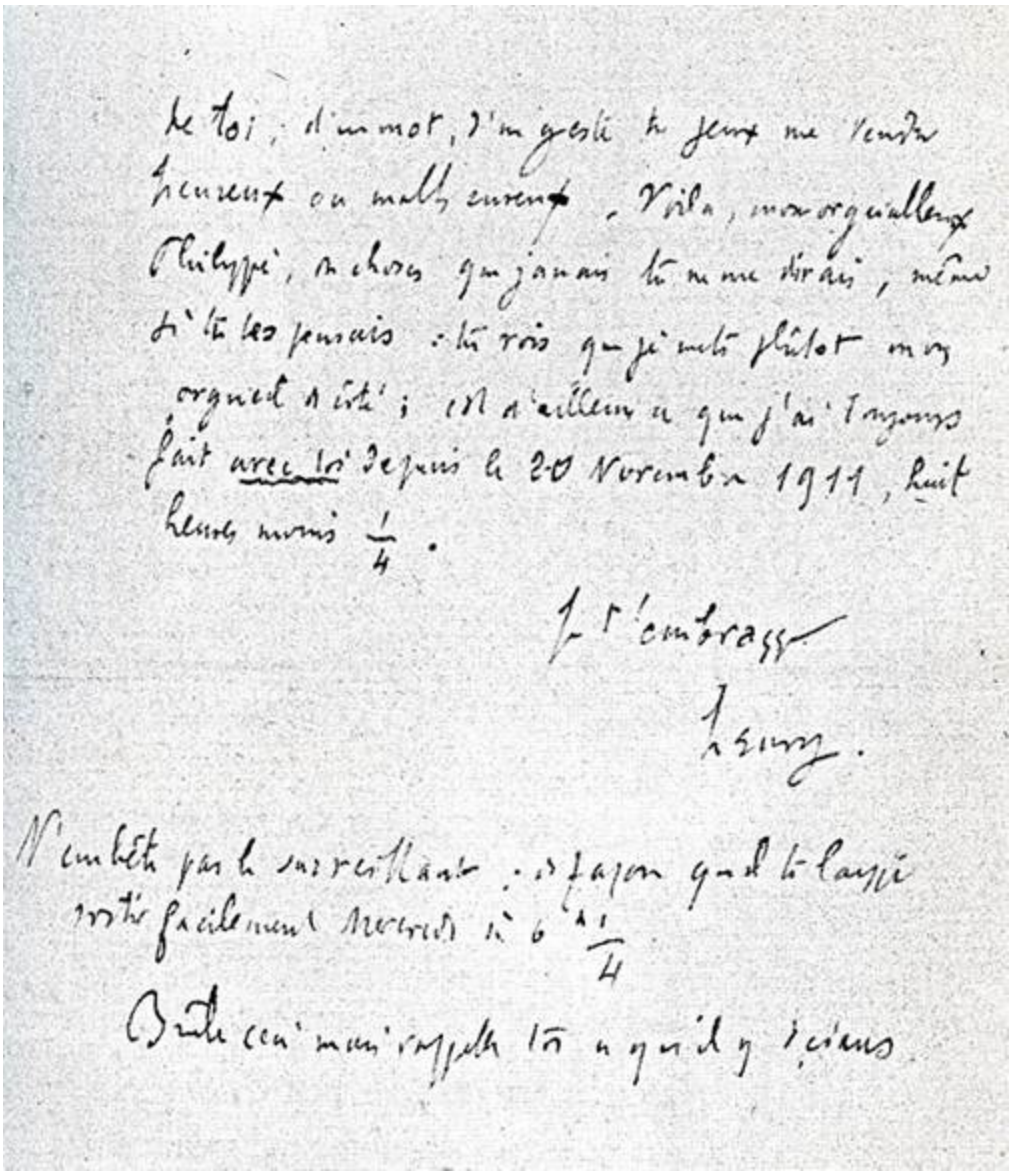
Henry de Montherlant,
à l'âge de 16 ans (1911).

À Sainte-Croix, où il arrive en janvier 1911, après trois mois d'une convalescence agitée, Montherlant a tôt fait d'être informé des us et coutumes. Comme dans les collèges britanniques, un système de « protection » a été instauré : chaque grand (15-18 ans) est invité à prendre sous son aile un moyen (13-14 ans). « Ce mot de protection était une litote, où je ne m'y connais guère », note avec humour l'auteur des *Garçons*. Environ les deux tiers du collège se prêtent à cet usage.

Le jeune Montherlant se montre moins téméraire dans sa vie sentimentale que face aux taureaux : ce n'est qu'à la rentrée suivante, en novembre 1911, qu'il demandera à Giquel de devenir son protégé. Le cadet accepte volontiers. Avec six de leurs camarades (trois grands, trois moyens)

ils forment « la Famille », sorte d'ordre de chevalerie dont les membres sont liés par un serment de fidélité et d'assistance mutuelle. À peine créée, la Famille est menacée. Du haut de sa chaire, l'abbé de La Serre, préfet de la division de Giquel (on lui prête un faible pour son élève), la vitupère, désignant nommément Montherlant comme "l'âme de la conspiration". Quand il apprend par Giquel que son nom a été ainsi jeté en pâture, le futur écrivain va protester chez le supérieur du collège, l'abbé Petit de Julleville, lequel se démarquera de l'abbé de La Serre : il n'interdit pas l'amitié Montherlant-Giquel, ni les autres, mais il les veut pures.

La suite de l'histoire constitue l'intrigue de *La Ville dont le prince est un enfant*, mais les exigences du théâtre ont contraint Montherlant à simplifier beaucoup. Les premières bribes de la pièce et du roman issu du même creuset, *Les Garçons*, qu'il jeta sur le papier dès 1913, sont truffées de références datées à son journal intime, et donc plus proches de la réalité biographique. C'est sur elles que nous appuyons notre récit.



Fin d'une lettre de Montherlant à Giquel, datée de décembre 1911.
L'aîné venait attendre chaque matin le cadet, au bas de chez lui,
à huit heures moins 1⁄4 et ils allaient ensemble à Sainte-Croix.
C'est le matin du 20 novembre 1911 que Philippe accepte de devenir le protégé d'Henry

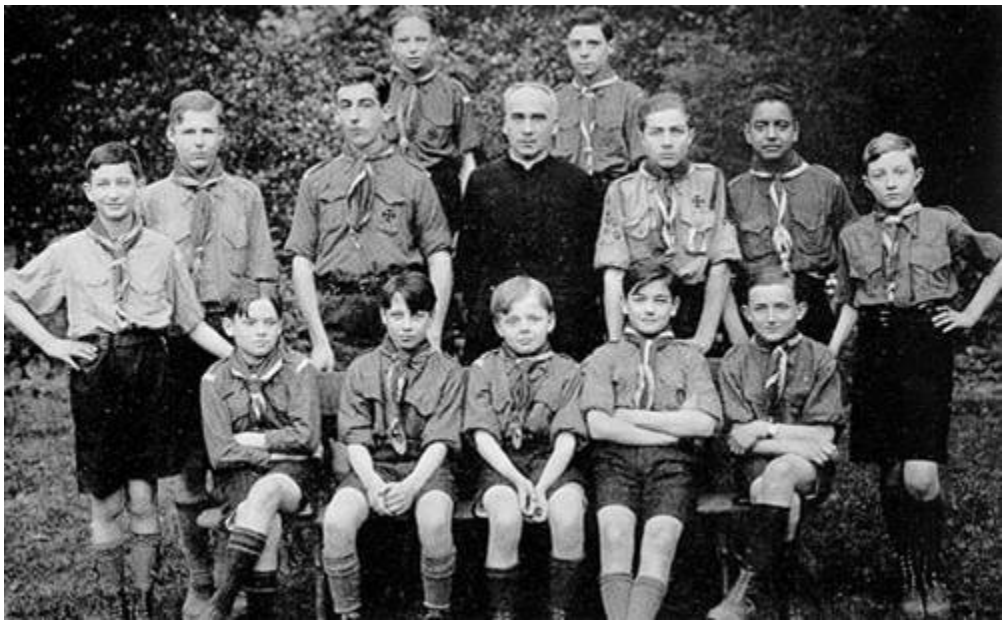
Le lendemain de la mercuriale de La Serre (l'abbé de Pradts dans la pièce), Montherlant va le trouver et lui demande d'être son confesseur attitré, ce que l'abbé accepte. Sur la promesse du collégien d'engager sa relation avec Giquel sur un "nouveau rail", il consent aussi, comme le Supérieur, à tolérer leur amitié. Une réflexion du cadet – « Si toute la Famille pouvait en faire autant… » – inspire à l'aîné l'idée d'une réforme morale à mener auprès de leurs camarades. Mais trois mois et demi plus

tard, le 26 mars 1912, Henry et Philippe se font pincer alors qu'ils s'étaient isolés dans une cabane servant de réserve au chocolat – pour parler de la réforme, assure l'aîné. L'explication, on s'en doute, ne convainquit pas. Le 30 mars, dimanche des Rameaux, la sentence tombe : Montherlant est renvoyé. On l'autorise toutefois à rester au Collège jusqu'à Pâques. Le 2 avril, au cours d'un entretien assez abrupt, La Serre lui arrache la promesse de ne pas revoir Giquel avant que son cadet ait atteint l'âge d'homme. Dans la foulée, Montherlant apprend que son délai de grâce est supprimé : il doit déguerpir *illico*. Le lendemain, pour atténuer quelque peu son ton tranchant de la veille, La Serre fait porter à l'élève exclu une lettre censée être plus aimable, mais il ne peut s'empêcher d'y glisser quelques perfidies. C'en est trop : Montherlant décide d'aller lui signifier qu'il reprend sa parole. Le 5 avril, jour du vendredi saint, il se présente à Sainte-Croix, mais l'abbé a donné des ordres : le concierge lui barre la route. Le jeune homme s'estime délié de sa promesse. Il va attendre Giquel aux abords de son domicile pour l'en informer. Il l'aperçoit, le suit du regard quelques instants, va pour l'accoster, renonce. Un demi-siècle plus tard, recensant dans ses *Carnets* les préceptes qui ont gouverné sa vie, il citera celui-ci, tiré du Bushido (code d'honneur du samouraï) : « Toujours tenir sa parole, même si on l'a donnée à un chien. » Un an avant sa mort, il y reviendra : « *La Ville* et *Les Garçons* sont [*avant tout*] l'histoire d'une promesse tenue. D'une promesse dont celui qui l'a faite ne sait pas très bien si elle est fondée ou non (s'il y a une raison valable pour la tenir), mais qu'il veut tenir parce qu'il l'a faite. Et faite à son ennemi, qui l'a déjà piégé, et il le sait. »

Dans *La Ville*, tout comme dans la version définitive des *Garçons*, Souplier est exclu du collège en même temps que son aîné. Dans le premier jet du roman, l'abbé de Pradts parvient à obtenir un sursis pour le cadet, qui ne sera renvoyé qu'un mois plus tard : le supérieur a profité d'une de ses absences pour liquider son protégé. La pathétique confrontation entre les deux prêtres qui clôt *La Ville* est pure fiction.

Le 6 avril, jour du samedi saint, La Serre était venu s'entretenir avec Mme de Montherlant. Son fils confiera à son ami Faure-Biguet, qui le rapporte dans son livre : « Il a eu la naïveté de lui dire : « Ne croyez pas que j'aie agi par jalousie. » C'était avouer… » Ce passage sera caviardé dans la réédition du livre, sept ans plus tard, chez Henri Lefebvre. En 1951, lors de la publication de *La Ville*, La Serre révèlera au journaliste R.-G. Nobécourt

que l’abbé de Pradts, c’est lui, mais qu’il était « complètement en dehors du renvoi de Montherlant ».



L’abbé de La Serre, à son départ de Sainte-Croix en 1927,
fut nommé vice-recteur de l’Institut catholique de Paris,
avec titre de Monseigneur.
En 1942, il devint aumônier général des guides de France.

Un an après son renvoi, dans les premières bribes de *La Ville*, le héros émet un désolant constat : « Toute ma vie s’arrête en mars 1913 [*en fait, 1912 : il y a un an de décalage avec la biographie*], j’ai épuisé au collège tout ce que j’avais d’amour en moi. Quelle chose incroyable ! Ce qui est prélude pour les autres a été tout pour moi. Et c’est fini maintenant. »

En novembre 1914, un bruit parvient aux oreilles de Montherlant : Giquel s’est engagé. Il brûle de le rejoindre. Cependant sa mère, qui est au plus mal, lui demande de patienter jusqu’à sa mort. Montherlant tient là le sujet de sa première pièce *L’Exil*. Deux amis, Bernard Sénac et Philippe de Presles, dix-huit ans tous deux, décident de partir ensemble pour le front, et cette perspective les exalte. Philippe est le plus lyrique : « Songe donc, ça va être du collège en grand. (…) Nous avons une occasion unique, que jamais nous ne retrouverons. » Mais sa mère refuse de le laisser s’engager. Sénac part seul ; Presles se sent exilé de sa patrie profonde : « l’exil, toujours l’exil ! Hier, au collège, je me mêlais, et c’est pourquoi j’y ai été si heureux. Et puis le collège qui m’exile, pour je ne sais quelle bêtise, quand

j’avais fait de lui ma chose et mon amour. Et puis la guerre, et exilé de la guerre. » On aura remarqué le prénom que Montherlant a donné à son double. Dans *Les Garçons*, Souplier apparaît dans les rêves des Bricoule mère et fils, métamorphosé en Alban : « Irrésistiblement, il y avait quelque chose qui venait d’un autre monde pour faire un seul de ces deux êtres, et les montrer par là justifiés. »

La rumeur de 1914 était fausse, Giquel n’était pas au front. Du moins pas encore. Il s’engagera plus tard dans l’aviation, où il accomplira une guerre très brillante, dont il reviendra indemne en 1918. Montherlant, mobilisé en 1917, ne manquera pas, à chacune de ses permissions, de passer aux nouvelles chez le concierge de Giquel.

Dans son roman de guerre, *Le Songe*, publié en 1922, Montherlant s’est inspiré de son camarade de Sainte-Croix pour forger le personnage de l’aspirant Prinet, un ancien condisciple qu’Alban retrouve au front : « Ils marchent côte à côte. Ils ne se voient plus. Il en fut soulagé. « Bien des fois j’ai songé à ce jour où nous nous reverrions. Je le remettais à plus tard… Ô heure te voilà donc venue, songeait Alban, heure attendue depuis 8 années… (…) Comme il en a fait des choses sans moi… ». » Alban vivra ce que Philippe de Presles, le héros de *L’Exil*, tout comme Montherlant, ont seulement rêvé : faire la guerre auprès de leur meilleur ami de collège.

La guerre terminée, Giquel ne quittera pas l’aviation. Avec Auguste Ledeuil, ancien compagnon d’escadrille de « l’As des as » (René Fonck), il fonde une société de publicité aérienne et organise des meetings avec démonstrations de voltige.

Au début des années 30, Philippe Giquel adhère aux Croix-de-feu, la ligue d’anciens combattants nationalistes du colonel de La Rocque. Il y côtoiera Jean Mermoz. En 1932, La Rocque ouvre à Giquel les colonnes du journal de la ligue, *Le Flambeau*, pour une série d’articles intitulés “Pour une politique aérienne”. Il le présente comme un “aviateur de haute classe” qui prend la plume pour « entamer une campagne. » Le credo de Giquel, qui signe « Mirador », tient en une phrase : « L’avenir des peuples est dans l’air – qu’ils le veuillent ou non ! » « Chaque grande époque de l’Histoire, poursuit-il, a son système particulier d’artères essentielles. Rome n’eût point été Rome sans ses routes coloniales ». L’observation aurait séduit son ancien condisciple, dont il égratigne au passage un des glorieux confrères : « Que fait donc à Washington notre ambassadeur, M. Paul Claudel ? M.

Paul Claudel applaudit à la « belle performance » du dirigeable allemand, car M. Paul Claudel ne comprend rien à l'aviation. »

L'année suivante, en novembre 1933, toujours dans *Le Flambeau*, Mirador met en garde ses compatriotes contre l'Allemagne qui, sous divers subterfuges (elle prend garde à ne pas violer trop ouvertement le Traité de Versailles), reconstitue son potentiel aéronautique de guerre. Six ans avant le pacte germano-soviétique, Mirador fait une remarque prémonitoire : « On nous parle des dissensions actuelles entre les nazis et le communisme soviétique. Nous verrons combien peu elles entravent l'amélioration et la progression des échanges commerciaux entre les deux patries. »

« Où en est notre armée de l'air ? » s'interroge, le 8 août 1936, un certain J. Davion à la une du *Flambeau*. Le fond de l'article, sa forme, le pseudonyme de circonstance : aucun doute, c'est du Giquel pur sucre.

Le 13 février 1937, la signature d'un nouveau spécialiste de l'aviation, Jean Philippe, apparaît dans *Le Flambeau* pour célébrer la renaissance d'Air Bleu, la compagnie de poste aérienne intérieure, dirigée par Didier Daurat, le « Rivière » de *Vol de nuit*. Jean Philippe, on l'aura deviné, n'est autre que Giquel. Si son nouveau pseudonyme est moins fantaisiste que les premiers, c'est parce qu'il prend désormais la parole dans les meetings du Parti Social Français (P.S.F.) : pour galvaniser les troupes, il lui faut un nom qui sonne vrai. Giquel a une bonne raison pour faire l'éloge d'Air Bleu : il y travaille (dans les bureaux).

En cette même année 1937, Montherlant, songe à reprendre son roman *Les Garçons*, abandonné depuis 1929. Il charge son amie Elisabeth Zehrfuss, qui le rapporte dans son journal inédit, d'une mission de confiance : retrouver la trace de Philippe Giquel, seul à pouvoir lui apporter certains renseignements sur l'épisode Sainte-Croix. Mme Zehrfuss, qui prend sa mission au sérieux, va écumer Neuilly : l'ancienne adresse de Giquel, la Mairie, le trésor public, le cimetière… Montherlant, épaté, la surnomme « Laetitia Toureaux », du nom d'une jeune détective privée dont le mystérieux assassinat faisait alors la une des journaux.

C'est en remontant la piste militaire que l'écrivain, guidé par sa fidèle Laetitia Toureaux, tombe sur un capitaine aviateur qui, enfreignant le règlement, lui offre l'adresse tant convoitée. Au moment d'écrire à son ancien condisciple, Montherlant est embarrassé. Quel ton adopter ? Le même qu'au collège ? Mais c'était il y a vingt-cinq ans…

Giquel est en instance de divorce : la lettre arrive chez sa femme. Elle l'ouvre (et en est un peu troublée) avant de la communiquer à son destinataire, qui répond aussitôt. « Il m'écrit comme si nous nous étions quittés hier », s'émerveille Montherlant. Giquel veut bien le revoir mais il craint de lui causer une déception. Ses craintes se révèleront vaines. Lors de leurs retrouvailles, en juin 1937, au café Viel, proche du siège d'Air Bleu, boulevard des Capucines, l'écrivain, qui a toujours refusé de monter dans un avion, écoutera avec admiration l'ancien pilote de chasse lui parler de sa guerre. "Vous savez, confiera-t-il à Mme Zehrfuss, c'est un type avec lequel je serais heureux de partir en cas de mobilisation. J'aimerais être à ses côtés s'il y avait un coup dur." Le voilà revenu au temps de *L'Exil* ou du *Songe*, quand il rêvait de faire la précédente guerre aux côtés de son camarade. (Petit clin d'œil, la Ligue maritime, qui organisait des conférences à Sainte-Croix, deviendra dans *Les Garçons* la Ligue aérienne.)

Dans ses *Carnets* de l'époque, Giquel fait toutefois les frais de son ironie. Montherlant y évoque, sans le nommer, un « homme qui prend la parole dans les réunions P.S.F. [*réunions d'extrême droite*], mais pas sous son nom », rapprochant ce trait du "gosse qui porte une cocarde tricolore, mais *sous* le revers de son veston." Le tout, de façon quelque peu sarcastique, est classé sous l'intitulé « Nationaux ».

En outre, l'écrivain ne paraît guère sensible à la mystique de l'Aéropostale nourrie par les exploits des Mermoz, Saint-Exupéry ou Guillaumet. « Auprès de l'aviation qui tue » bien décevante lui apparaît l'aviation postale « où des hommes risquent leur vie pour faire gagner quelques heures aux messages de la filouterie financière ou de l'imbécillité commerciale », écrira-t-il, en mai 1940, dans *Le Solstice de juin*.

Chez Viel, Giquel informa son aîné de la réaction de ses parents quand ils apprirent l'affaire de mars 1912. On en retrouve le récit dans *Les Garçons* : « Serge Souplier (…) avait été – pour la première fois depuis trois ans – giflé, giflé deux fois par son père : « Ce petit dégueulasse, avec sa particule ! Il aurait deux ans de plus, je porterais plainte, et ce serait beau de voir ce petit dégueulasse en correctionnelle, avec sa particule ! » ».

Dans la version de 1929, Alban, une fois exclu du collège, ne reverra jamais Sandrier. Après la rencontre chez Viel, il reprit son texte et y ajouta ce paragraphe :

« C’est 24 ans plus tard qu’Alban de Bricoule, ayant recherché la piste de Serge Sandrier, fit faire des recherches, le retrouva, et le revit.

Pendant trois heures ces deux hommes, ces deux quadragénaires de 39 et de 41 ans – le plus jeune déjà touché de calvitie – parlèrent du passé, de ce qu’ils y avaient été, l’un et l’autre, de ce qu’ils y avaient été l’un pour l’autre, – chez l’aîné, avec une extraordinaire émotion. Ensuite ils ne se revirent jamais. Ce qu’ils se dirent durant ces trois heures, il n’y a pas lieu de le rapporter ici. »

Leurs retrouvailles furent-elles vraiment sans lendemain ? Montherlant ne parla plus de Giquel à son amie Zehrfuss, si ce n’est une unique fois, en mai 1938, pour s’étonner qu’il ne lui donnât plus signe de vie. Pourtant, remarqua l’écrivain, l’ex-aviateur n’était-il pas devenu l’un de ses confrères « pisseurs d’encre » ? Sous son pseudonyme Jean Philippe, il collaborait en effet à plein-temps au *Petit Journal*, le quotidien racheté par La Rocque en 1937. Comme de juste, il couvrait l’actualité aéronautique – souvent en première page, comme on voit ici, avec le numéro du 30 avril 1938 :

LE PETIT JOURNAL
PROPAGANDE

2 HEURES DU MATIN — ÉDITION DE PARIS

Le Petit Journal

DIRECTEUR : LA ROCQUE

LUNDI 30 Avril 1938

Fête du Travail

par LA ROCQUE

"LA FRONTIÈRE ANGLAISE EST SUR LA LIGNE MAGINOT"

Accord sur les problèmes vitaux
Plan précis de coopération

TELS SONT LES RÉSULTATS IMMÉDIATS — ET APPRÉCIABLES — DES ENTRETIENS DE LONDRES

L'entente est faite sur la coordination des moyens de défense français et britanniques, notamment dans le domaine de l'aviation.

Mais des divergences de vues subsistent au sujet de la menace allemande en Europe centrale et orientale.

La France aura un ambassadeur à Rome avant 15 jours. Elle accepte de rétablir le contrôle à la frontière pour permettre le retrait des volontaires d'Espagne. L'Angleterre insiste pour l'ouverture de conversations avec Berlin.

Une déclaration du Président du Conseil à son arrivée à Paris

L'aviation commerciale

puissance moderne

par Jean PHILIPPE

— 1 —

L'exemple des États-Unis

La foudre tombe sur un ballon captif

Le Petit Journal SE PARAITRA PAS

La Rocque aurait sans doute été très surpris si on lui avait prédit que sa prose aurait un jour les honneurs de la Pléiade. On trouve pourtant dans la Pléiade-essais de Montherlant une (brève) citation de son éditorial du *Petit Journal* du 20 septembre 1938.

Contrairement à ce que crut toujours Mme Zehrfuss, les deux amis finirent par se revoir. Les notes préparatoires aux *Garçons* mentionnent une rencontre de juillet 1939 au cours de laquelle le cadet donna à l'aîné de nouvelles informations sur la période de Sainte-Croix. C'est en cet été d'avant-guerre que la signature *Jean-Philippe* disparaît du *Petit Journal*. On ne la reverra plus dans la presse française.

Leurs secondes retrouvailles furent les bonnes. Dans la version 1947 des *Garçons*, la phrase « ils ne se revirent jamais » a disparu. Il est en revanche question de « l'amitié qu'ils renouèrent » – ce dont ils souhaitèrent informer l'une de leurs vieilles connaissances : ils allèrent déposer leurs deux cartes cornées au domicile de l'abbé de Pradts.

Quatre ans plus tard, en novembre 1951, *La Ville* paraît en librairie. À Jean Farran qui l'interviewe pour *Paris-Match*, Montherlant confie qu'il est demeuré l'ami du « prince ». Il est même le parrain de sa fille.

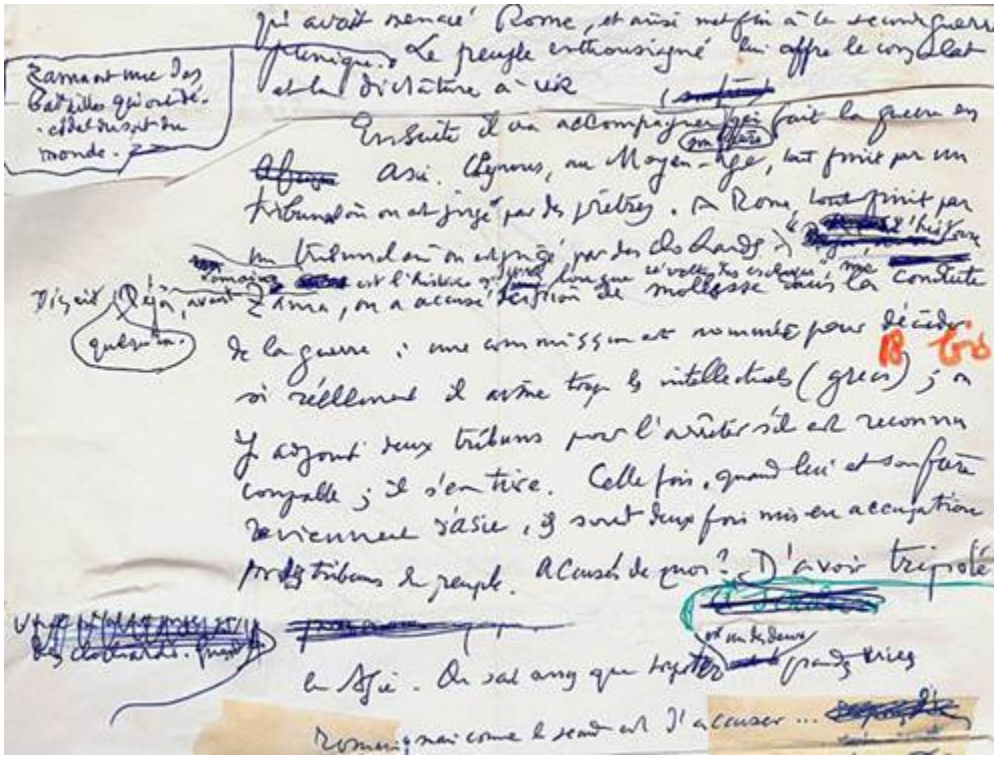
En 1955, il reprend une nouvelle fois son manuscrit des *Garçons*. L'ami d'Alban étant désormais établi à Buenos-Aires, leur amitié se poursuit par correspondance. Le cadet n'est pas rancunier envers l'enseignement confessionnel : "dans une de ses lettres, il a exprimé le regret de n'avoir pu, vivant à l'étranger, mettre ses fils dans un collège catholique français." Alban a plus de mal à passer l'éponge : il a mis les siens au lycée.

Le texte définitif des *Garçons* ne conservera rien de ces remaniements successifs. Montherlant y revient à la version de 1929 : Alban, après son exclusion du collège, ne revoit jamais Serge. À la dernière page du roman, le collège est d'ailleurs rasé, et c'est une autre divergence entre fiction et biographie : Sainte-Croix, en 2010, est toujours debout, s'est même agrandie et vient de fêter son centenaire avec éclat. Mais, quand la mort s'annonce, la pensée que tout finit avec soi est un puissant réconfort.

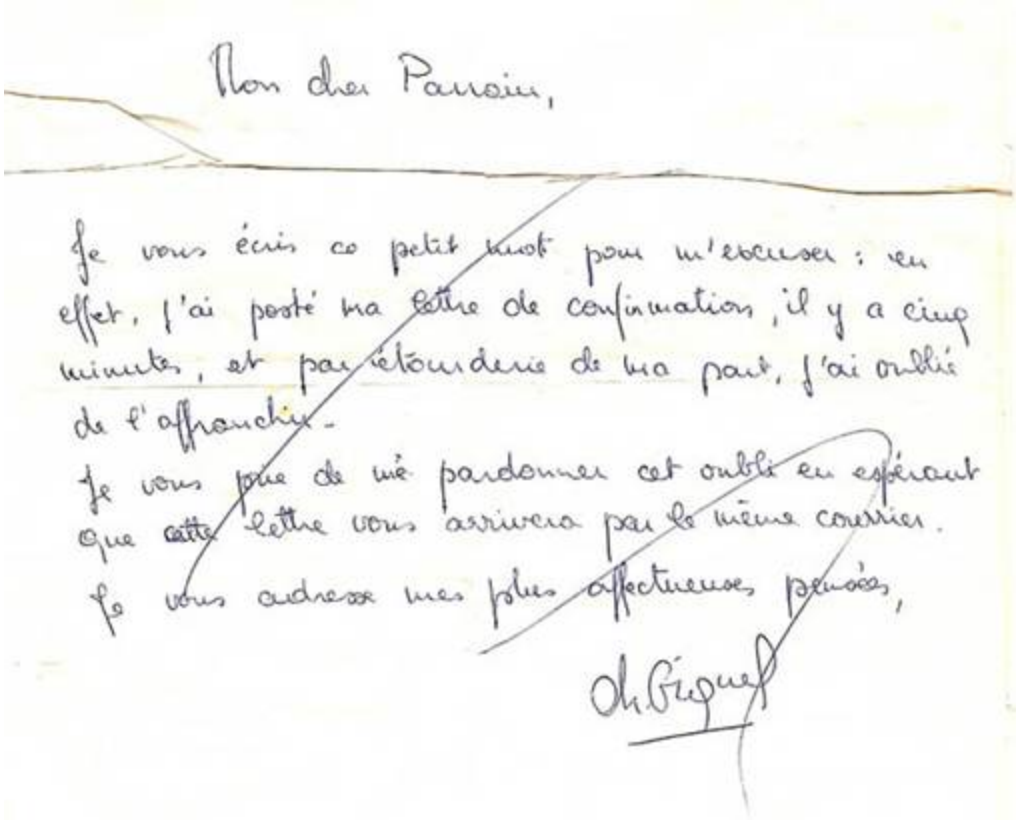
Giquel installé à Buenos-Aires ? C'est possible. L'Aéropostale y eut des bureaux. En 1933 quand la légendaire compagnie fit faillite, Air France en poursuivit l'exploitation. Montherlant parrain de la fille de son ami ? Cela rejoint une confidence que fit l'écrivain à Jean Meyer, son metteur en scène de *La Ville* – à un détail près : « Vous savez, lui confia l'écrivain, depuis

plus de cinquante ans je vois toujours Souplier : je suis le parrain de l'un de ses fils. » Alors, fille ou garçon ? Farran semble plus fiable : il rédige son article en temps réel alors que Meyer rapporte en 1991 un propos de 1967.

L'œuvre de Montherlant ne porte aucune trace de ce(tte) filleul(e). Du moins l'œuvre publiée… On sait que notre auteur écrivait souvent ses premiers jets au verso de n'importe quels papiers qui lui tombaient sous la main : correspondance, factures, prospectus, etc. Voici par exemple une page de *La Danse de Scipion*, un essai recueilli dans son *Treizième César* :



Retournons-là. Nous trouvons une lettre d'apparence bien anodine :



Mon cher Parrain,

Je vous écris ce petit mot pour m'excuser : en effet, j'ai posté ma lettre de confirmation, il y a cinq minutes, et par étourderie de ma part, j'ai oublié de l'affranchir.

Je vous prie de me pardonner cet oubli en espérant que cette lettre vous arrivera par le même courrier.

Je vous adresse mes plus affectueuses pensées,

Ch. Giquel

Regardons-y de plus près. L'appel en est « Mon cher parrain » et la signature « Ch. Giquel ». Pas de date. Mais le Scipion du cher parrain danse au verso de deux autres lettres qui, celles-là, sont datées : 9 juin et 13 août 1969. Dans le volume, ce millésime est d'ailleurs indiqué à la fin du texte.

Scipion… Le vainqueur de Zama fut l'une des idoles du jeune Henry. À 11 ans, il lui consacra même un petit opuscule « en trois carnets ». Son esprit chevaleresque, surtout, l'exaltait. « Guerroyant en Espagne, il rend à son fiancé, captif, une belle captive espagnole, et même il la dote », se souvenait soixante plus tard, avec la même admiration, l'auteur du *Treizième César*.

Giquel… Le 12 décembre 1971, moins d'un an avant la mort de l'écrivain, durant son sommeil le visage d'un "être" qu'il a aimé "en des temps très lointains" lui apparaît. Ce « visage béni » s'invite périodiquement dans ses songes mais cette fois, les battements précipités de son cœur le réveillent en sursaut. « S'ils m'avaient emporté, si ç'avait été une crise au cœur, quelle fin de vie ! À la lettre, mourir d'amour », confie-t-il à son carnet, peut-être avec quelque regret. Vraiment bouleversant, ce

rêve : « (il) m’a montré que cet être était le seul que j’aie aimé de ma vie entière, que mes autres amours n’avaient été que des caricatures de celui-là, et que le bonheur même avait été peu de chose après lui. »

Au commencement de sa vie, l’un avait enflammé son imagination et l’autre son cœur. Voilà leurs deux noms réunis, à son crépuscule, par un hasard facétieux. « Le temps, écrivait un autre de ses chers Anciens, est un enfant qui joue. »

---

[1] Il faut signaler toutefois ce dernier roman, où les vertus du cœur et la puissance d’émotion font oublier un peu de naïveté et de négligence dans l’expression : de tous les romans que j’ai lus qui traitent des amitiés de collège, sûrement le plus inspiré. Il s’agit d’Antone Ramon, par Amédée Guiard (Bloud et Gay, édit.), qui parut en 1914. Amédée Guiard, qui appartenait au Sillon, était professeur de lettres à l’École Sainte-Croix de Neuilly quand j’y étais élève, mais dans une autre division que la mienne, et je ne l’ai connu que de vue. Il fut tué à la guerre de 1914.

[2] Je dois adresser toutefois mes remerciements au R. P. d’Ouince, de la Société de Jésus, directeur des *Études*, et au R. P. Martin, de l’Oratoire, qui, à des titres divers, m’ont apporté leur assistance dans la composition de *La Ville dont le Prince est un Enfant.* Ainsi qu’à Mgr Maillet, directeur de la Manécanterie, qui a identifié et noté pour moi le faux-bourdon chanté à l’acte III.

[3] Ampoule de plafond, d’une intensité faible, qui n’éclaire que le côté fenêtre de la pièce. Elle restera allumée jusqu’à la fin de l’acte.